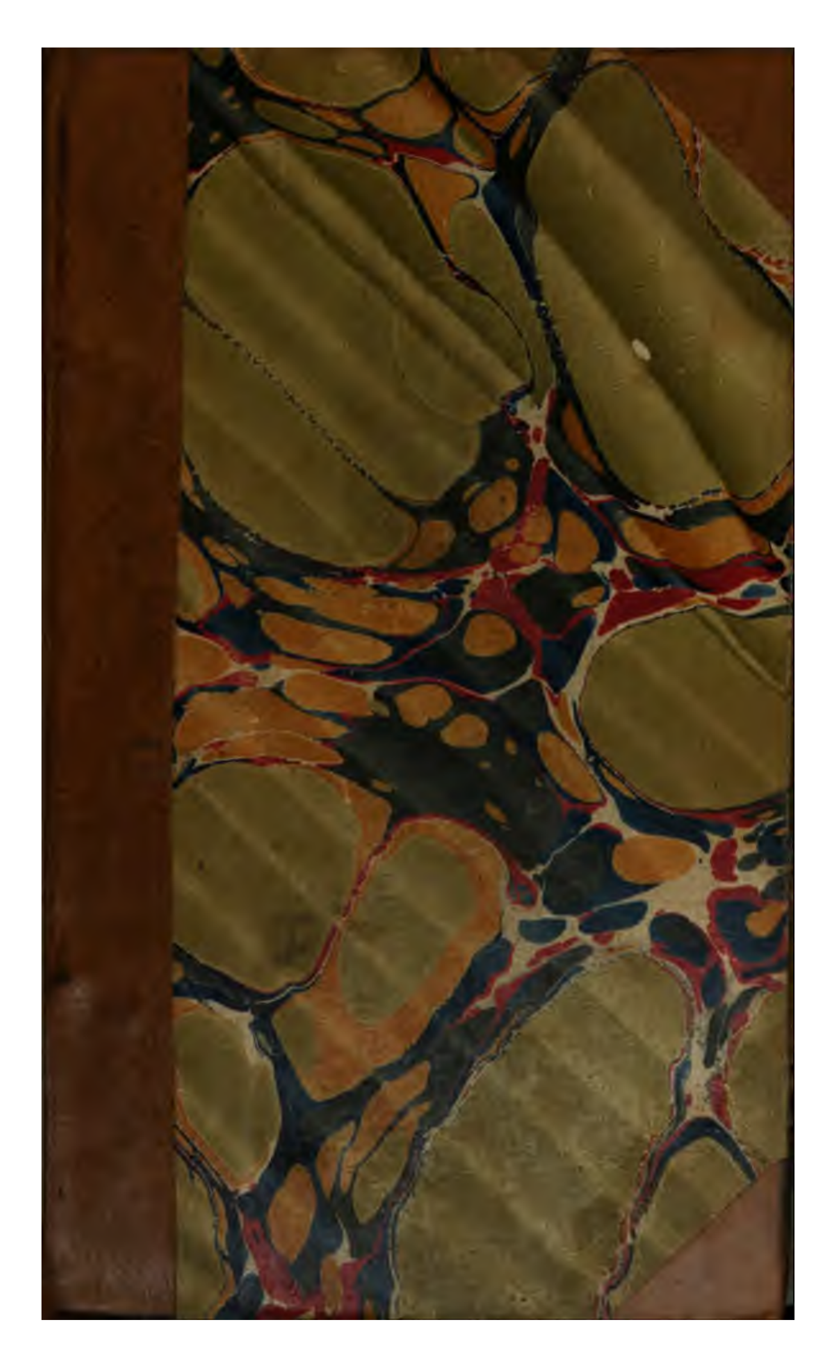
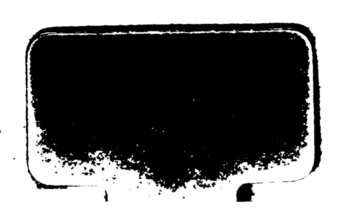



NOMEN EXTENDERE FACTIS



DOUZE NOUVELLES,

par Madame Is. de MONTOLIEU,

pour servir de suite

A SON RECUEIL DE CONTES.

TOME QUATRIEME.



A PARIS:
chez J. J. PASCHOUD, Libraire,
rue Mazarine, N.° 22,
ET A GENEVE,
chez le même Imprimeur-Libraire.
1812.

LES DOUZE NOUVELLES.

NEUVIEME NOUVELLE.

LE VIEUX SAVETIER DE LA CABANE ET LES HUIT LOUIS.

HISTORIETTE.

C'était dimanche. De tout côté on entendait le son argentin des cloches, appelant dans les églises dispersées les habitans des villages voisins. Sur tous les sentiers on voyait des groupes d'hommes, de femmes, de jeunes gens, d'enfans, marchant, d'un pas précipité, vers un temple rustique. Tous étaient parés

de leurs plus beaux habits : les mères et les aïeules l'étaient de leurs habits de noce, réservés de tout tems pour le dimanche, et, graces au coffre où ils sont renfermés tous les autres jours, presque aussi beaux que le beau jour de leur mariage, mais de forme un peu antique. La mode exerce au village un empire plus lent, moins despotique, mais elle l'exerce encore; et la jeune fille, dans son corset noir bordé de rouge, avec ses manches de chemises courtes et bouffantes, et son joli chapeau de paille sur l'oreille, rit tout bas de la longue taille de sa mère, des manches à grandes ailes de sa grand'mère, de leur barette de toile à larges bandes, et ne songe pas que ses enfans riront d'elle à leur tour. Chacune porte à la main son livre de canti-

ques; quelques-uns sérrés par des agraffes d'argent qui brillent au soleil; d'autres, plus modestes, ornés de la branche de romarin et de l'œillet gros rouge. Tous ces bons villageois ont l'air d'aller à une fête; et c'en est une en effet, pour ces cœurs simples et bons, de commencer le jour du repos par offrir en commun leurs vœux à l'Etre suprême.

Dans une chaumière isolée, à demi-ruinée, et devant une fenêtre étroite, à vitres de papier huilé, un vieillard était debout et regardait tristement la procession de ceux qui se rendaient à l'église.

Il les suivit des yeux jusqu'à ce que le dernier fût entré et que la porte fût fermée; alors la cloche cessa, et il entendit les voix réunies, qui chantaient le cantique sacré. Il

jeta un regard sur son habit en lambeaux, deux larmes coulèrent sur ses joues ridées, il les essuya avec le revers de sa main, puis il se tourna vers sa femme qui pleurait aux sanglots, assise sur une mauvaise escabelle, la tête appuyée sur une planche qui leur servait de table, et les yeux couverts d'un tablier où il y avait plus de trous que de places pour recevoir ses larmes.

Ne pleures donc pas ainsi, Berthe, lui dit son mari, cela n'est pas bien, mon enfant, tu offenses Dieu : il veut qu'on supporte le sort qu'il nous envoie ; il sait bien que ce n'est pas notre faute si nous n'allons pas aussi le prier dans sa maison. Oserions-nous y entrer avec ces guenilles qui nous couvrent à peine ? Dans le tems de notre prospérité, Berthe, nous

allions toujours au sermon ; quand même nous avions deux lieues à faire, nous les faisions avec plaisir. A présent nous ne le pouvons plus ; mais Dieu regarde à l'intention, il lit dans les cœurs, il sait que les nôtres sont avec lui, ici comme à l'église : ainsi, ne pleures plus, Berthe, cela ne sert à rien, et donne-moi le livre de prières, je t'en lirai une, aussi bien que le ministre, et puis nous chanterons ensemble un cantique, que je conduirai aussi bien que le chantre.

Berthe se leva, prit un livre à moitié déchiré sur le ciel du lit, et le donna à son mari. Je veux bien prier avec toi, lui dit-elle, mais non pas chanter ; tiens, mon ami, pas même pour le bon Dieu, cela ne m'est pas possible. Quand je vois passer toutes ces vieilles femmes

allant à l'église, avec leurs enfans et leurs petits-enfans....

Marcel. Et leurs habits de noce, cela te crève le cœur, n'est-ce pas? tu penses au tien de papeline gorge de pigeon, qui t'allait si bien, qui était si beau? Hélas! oui, pauvre Berthe! il a été brûlé avec le reste; mais que faire? Dieu l'a voulu; nous pouvions être brûlés aussi, et il nous a sauvés.

Berthe. Qu'importe, si c'est pour périr à présent de misère? plût à Dieu que je fusse morte avec ma pauvre Georgette!

Marcel. Berthe, Berthe! Est-ce donc ainsi que tu m'aimes? Que me resterait-il à présent, si j'avais aussi perdu ma bonne femme?

Berthe, en lui tendant la main. Tu as raison, Marcel, et je te de-

mande pardon; avec toi je puis tout souffrir; mais nous n'avons plus de pain que pour un jour, et tu vois nos habits.

Marcel. Dieu et les braves gens y pourvoiront, ma femme. Demain ce ne sera plus dimanche, et nous travaillerons. J'ai là quatre paires de souliers à raccommoder, qui me vaudront bien quatre sous pièce; et ton rouet, comme il va tourner! Nous ne sommes pas encore morts de faim, quoique nous en ayons été bien près; nous n'avons pas été obligés de mendier, et c'est-là ce qui me ferait le plus de peine. Recevoir ce qu'on nous donne, à la bonne heure: celui qui vient chercher le pauvre a sûrement bon cœur, il est doux de le remercier. Mais demander à ceux qui nous refuseront peut-être,

ou qui nous donneront de mauvaise grace, en nous disant une injure! Ah! c'est cela qui est dur, bien dur; c'est ce que je prie Dieu d'épargner à ma vieillesse!

Il le faudra bien peut-être, dit Berthe en recommençant à pleurer. De quoi peut-on répondre? Qui nous aurait dit une fois que notre fils mourrait à l'hôpital?

Marcel. Qui nous aurait dit qu'il mourrait avant nous? Voilà le vrai malheur! car pour l'hôpital qui te tient tant au cœur, beaucoup de braves gens y meurent, et n'en vont pas moins au ciel. Nos enfans y sont, voilà ce qui est sûr. Dieu les a pris dans leur innocence avant qu'ils eussent péché. Sais-tu si tu les aurais gardés, s'ils avaient vécu? si ta fille ne t'aurait pas quitté pour le premier

amoureux, et ton fils pour le premier sergent qui lui aurait offert une cocarde ? Cela ne t'aurait-il pas plus fâchée que de les rendre au bon Dieu qui te les avait prêtés ? Ne pleure donc plus, Berthe, et écoute la prière que je vais lire.

Berthe soupira sans répondre. La pauvre mère ne pouvait prendre son parti d'avoir eu deux beaux enfans et de n'en avoir plus ; d'avoir été riche pour son état, et d'être dans la misère. Son mari regrettait son bien-être et surtout ses enfans tout autant qu'elle ; mais l'affliction chez les hommes a un tout autre caractère, elle est intérieure ; il est rare qu'ils aiment à y donner essor et à en parler. Les femmes, au contraire, ont la douleur très-verbeuse et les larmes très-faciles ; c'est sans doute

la cause qui rend le chagrin quelquefois si fatal aux hommes, tandis qu'on prétend qu'il fait vivre les femmes. Quoi qu'il en soit, Marcel n'était pas mort du sien, mais il pesait sur son cœur plus encore que sur celui de Berthe ; il craignait de s'y livrer par le mal qu'il en éprouvait, et son unique étude était de détourner promptement l'entretien lorsqu'il tombait sur ce sujet, ou d'avoir l'air plus résigné qu'il ne l'était en effet. Son fils François, garçon de belle espérance, avait eu le désir de devenir charpentier et montrait du talent pour ce métier utile. Son père, très à son aise alors, l'avait mis, à douze ans, en apprentissage chez un bon maître de la ville. Il réussissait à merveille lorsqu'il fut saisi d'une maladie contagieuse; son maître la

redoutait pour sa famille, et le plaça à l'hôpital où il était mort au bout de quelque tems. Berthe avait cet hôpital sur le cœur. Elle croyait qu'on l'avait mal soigné, et elle l'aurait regretté moins amérement, s'il était mort dans ses bras. Il leur restait une fille de seize ans, belle et sage, qui, sans doute, leur aurait bientôt rendu un fils en se mariant, lorsqu'un autre malheur vint les frapper. Le feu du ciel tomba sur leur maison qui fut entiérement consumée, ainsi que les dépendances et tout ce qu'elles contenaient. C'était après les récoltes, en sorte qu'il ne leur resta rien, pas même leur premier trésor : leur fille chérie mourut des suites de l'émotion de cette nuit cruelle ; son père et sa mère furent très-long-tems malades de chagrin,

et ils eurent de plus celui de guérir. Ils firent des emprunts pour vivre, sur leur petit fonds de terre, pour payer les frais de leur maladie et un loyer; car, n'ayant plus d'autres enfans, ils ne voulurent pas rebâtir leur ferme. Ils auraient pu encore subsister frugalement; mais la terrible guerre de sept ans arriva, et, comme bien d'autres, ils en furent les victimes: il fallut loger des soldats, et n'ayant plus de maison, il leur en coûtait beaucoup; il fallut payer des contributions, et leurs champs, et leurs prés furent saccagés; il fallut payer des intérêts, et, ne le pouvant pas, leur fonds fut saisi et vendu à l'enchère.

Ils furent alors réduits à la plus complète misère, et contraints d'abandonner le lieu de leur naissance

et de chercher un asyle. Quelques voisins se cottisèrent pour leur faire une petite somme, avec laquelle ils achetèrent cette cabane isolée et presqu'inhabitable, à l'extrémité d'un petit village, à dix lieues au moins de celui qu'ils avaient quitté. Berthe filait du matin au soir pour les paysans; Marcel, trop âgé pour travailler à la terre, s'était mis à raccommoder des souliers à côté du rouet de sa femme. On l'appelait *le vieux Savetier de la Cabane*, et on ne le laissait pas manquer d'ouvrage. Ils gagnaient tous les deux de quoi ne pas mourir de faim, mais ils n'avaient encore rien pu mettre de côté pour s'habiller; leurs vêtemens tombaient en lambeaux; ils n'osaient pas aller à l'église, et tous les deux redoutaient les approches et les rigueurs de l'hiver.

Mais on n'y était pas encore; le mois de juillet commençait à peine, et Marcel lut à sa femme que Dieu nourrit les petits des corbeaux et revêt les lis des champs.. — Quand la prière fut achevée, on sortait du temple; et ce fut encore un mauvais moment pour Marcel. Les rassemblemens sur la pelouse autour de l'église, les jeunes garçons et les jeunes filles revenant gaiement ensemble, leurs parens les regardant avec complaisance; ce tableau de joie et d'amour paternel, qui lui retraçait un bonheur perdu sans retour, déchirait son cœur. La foule se dissipa, et il resta pensif à sa fenêtre, plongé dans ses souvenirs. Au-devant de la cabane était un tertre de gazon, ombragé de quelques beaux noyers; sous l'un d'eux était assis un voyageur qui se reposait; un

havresac sur son dos, un bâton dans sa main ; ses souliers poudreux indiquaient qu'il cheminait à pied, mais il était très-bien vêtu, et il paraissait à son aise. Après quelques momens de repos, il posa son bâton à côté de lui, détacha son havresac, en sortit un morceau de pain blanc et quelques fruits secs, et mangea de très-bon appétit ce simple déjeûné, que Marcel, qui n'avait pas déjeûné du tout, aurait volontiers partagé avec lui. Il sortit aussi une pièce de bonne étoffe neuve qui était dans le havresac, la déploya à demi, la regarda avec complaisance et la recacha. Ce fut encore un sujet d'envie pour le pauvre vieillard déguenillé. Ensuite l'étranger se leva, sortit de son gousset une bonne montre d'argent, regarda l'heure, jeta un coup

d'œil sur la contrée, et se remit en route.

Cet homme avait l'air si heureux à cette place! pensa Marcel; il lui prit envie d'aller aussi se reposer sous ce beau noyer; peut-être qu'une heure de sommeil, sous son ombrage, lui fera oublier ses peines et sa faim.

Il sortit sans rien dire à Berthe, occupée à garnir sa quenouille pour le lendemain. Il traversa le grand chemin, et monta la petite colline. Déjà il vit quelque chose de blanc à la place où le voyageur avait été assis; c'était un morceau de papier; il le relève, le trouve pesant, l'ouvre. Il renfermait quatre beaux doubles louis d'or; puis, sous un autre pli, une de ces grandes croix que les femmes portent à leur cou, suspendue à une petite chaîne d'or aussi. Même dans

sa prospérité, Marcel n'avait peut-être jamais vu tant d'or à la fois; ce qu'il y avait de sûr, au moins, c'est que c'était pour lui une vue bien nouvelle. Il tourna et retourna ces louis, les secoua dans le creux de sa main, puis les replia avec soin dans le papier. Il n'avait plus nulle envie de dormir; il regarda le chemin que le voyageur avait pris, puis sa cabane. Berthe était à son tour à la fenêtre et le cherchait des yeux. Il l'appela et lui fit signe de venir le joindre. Elle arriva bientôt. Qu'est-ce que tu fais-là? lui cria-t-elle.

Marcel. Une belle trouvaille, Berthe! regarde dans ce papier.

Berthe. Bon Dieu! c'est de l'argent d'or, n'est-ce pas?

Marcel. Oui, sans doute: je crois que c'est des doubles louis.

Berthe. Des doubles... un, deux, trois, quatre; il y a donc là huit louis, et qui tiennent si peu de place! Et cette croix est-elle d'or ou de cuivre? . . . .

Marcel. Je la crois d'or, et la chaîne aussi. . . . .

Berthe. Mon Dieu, mon Dieu, quel trésor! C'est comme si un ange l'avait posé là pour nous. C'est ta prière qui t'a valu cette trouvaille. Dieu a envoyé la nourriture aux corbeaux. Nous voilà riches à présent, et pour long-tems! tiens, Marcel, avec une de ces pièces nous nous habillerons tous les deux, et bien chaudement encore; avec une autre nous acheterons du blé; avec la troisième, quelques meubles, quelques ustensiles: avec la quatrième,... il n'y a pas pour une vache. Non, il ne

faut pas être trop ambitieux ; il faut nous contenter de ce que Dieu nous envoie ; nous garderons la quatrième, avec la croix, pour les cas fâcheux. Si nous tombions malades, par exemple... Tu ris, Marcel, à présent ; vraiment je le crois bien ; si seulement nous avions...

Marcel l'interrompant vivement. Bonne Berthe, je ris de la manière dont tu disposes de ce qui ne nous appartient pas.

Berthe. Comment donc? que veux-tu dire ? ne l'as-tu pas trouvé ? sais-tu seulement qui l'a perdu ? Ni l'or, ni l'argent n'ont de marque, ils sont à celui qui les trouve.

Marcel. Mais moi, Berthe, je sais à qui cet or appartient.

Berthe. Et comment peux-tu le savoir ?

Marcel. Il appartient à un voyageur qui s'est reposé à cette place, il n'y a pas un quart d'heure. Je l'ai vu de notre fenêtre; il a ouvert son havresac, déployé une pièce d'étoffe, et c'est alors que ce paquet sera tombé.

Berthe. Il faut qu'il en ait beaucoup de ces louis pour n'y pas faire plus d'attention, et les laisser perdre ainsi; cette perte est peu de chose pour lui, et pour nous cette trouvaille est tout.

Marcel. Tu as raison, Berthe; elle est tout; car elle peut sauver ou perdre notre ame: nous n'avons plus que peu de tems à vivre; chargerons-nous notre conscience du poids de ces huit louis? Tu crois qu'ils nous feraient du bien? tu te trompes, nous serions cent fois plus malheu-

reux si nous cédions à la tentation de les garder ; nous aurions un meilleur lit, et nous n'y dormirions pas tranquilles ; nous aurions de bons vêtemens, et nous oserions moins encore aller à l'église que dans nos guenilles : et quand le jour viendra où il faudra rendre compte de nos actions, comment excuserions-nous celle-là ? Par notre extrême pauvreté? eh bien ! c'est un motif de plus d'être honnêtes, parce qu'on est plus souvent tenté de ne pas l'être, et qu'il ne faut pas s'ôter la seule richesse qui nous reste, la paix de la conscience. Prends courage, Berthe, nous ne mourrons pas de faim ; regarde autour de nous tous ces champs couverts d'épis : la moisson va venir, nous glanerons. Le juge est bon pour nous, tu le sais ; son champ est si

beau ! il nous donnera, je le parie, deux ou trois gerbes : et le ministre aussi ; cela vaut bien mieux que cet or qui n'est pas à nous.

Berthe soupirant. Oui, pour la nourriture ; mais où prendrons-nous de quoi nous vêtir ?

Marcel. Le ciel y pourvoira : ne viens-je pas de te dire, qu'il habille les lis des champs, et qu'il ne faut pas être en souci pour le lendemain ? Ce voyageur me donnera peut-être une récompense : je n'en mérite cependant point pour une action aussi simple ; mais, s'il me donne de quoi t'acheter un tablier, pauvre Berthe ! je l'accepterai volontiers, et avec reconnaissance.

Berthe. C'est fort bien, mais où le reverras-tu ?

Marcel. Je vais tout de suite cou-

per ici à travers champs ; tu sais que la route fait un grand détour à cause de la rivière ; on gagne plus d'un quart de lieue par ce sentier, et j'espère bien le retrouver là-bas.

Berthe. Je le désire ; mais si tu ne le retrouves pas ?

Marcel. Oh ! pour lors, chère femme, malgré ma répugnance, je prendrai mon parti de.....

Berthe. De garder les huit louis, n'est-ce pas ?

Marcel. De mendier pour aller jusqu'à la ville et pour payer un avis que je mettrai sur la gazette. Va me chercher mon bâton, Berthe, et ne t'inquiètes point si je ne reviens pas bientôt ; dépêche-toi seulement.

Berthe courut ; elle était honteuse d'avoir mal compris son mari. Ce dernier trait réveilla dans son ame

les bons sentimens que la vue de l'or avait altérés. Elle revint aussitôt avec le bâton de Marcel. Tiens, lui dit-elle, et vas aussi vite que tu le pourras, il me tarde que ce vilain or, qui m'a fait pécher, ne soit plus dans nos mains.

Marcel partit; mais ses jambes, engourdies par l'âge et par son métier sédentaire, n'obéissaient pas à son cœur; il marchait avec peine. Le vent agitait autour de sa tête les mêches de ses cheveux blancs, et les lambeaux de son pauvre vêtement. Berthe le suivait des yeux du haut de la colline; elle aurait voulu hâter sa marche par ses regards. Il manquera son voyageur, disait-elle; et ce pauvre cher homme se tuera de fatigue en faisant les six grandes lieues qu'il y a d'ici à la ville. Mais je suis

folle ; je crois que c'est moi qui devais aller, j'ai dix ans de moins que lui, je suis beaucoup plus forte : allons ; il va si lentement que je l'aurai bientôt rattrapé. Et voilà Berthe, âgée de soixante cinq ans passés, qui se croit jeune en comparaison de son mari, et qui court, en effet, comme si elle n'avait que trente ans. Elle le joignit au bout du champ, et le prit par le bras. Assieds-toi là, lui dit-elle, et laisses moi aller à ta place.

Marcel. Non, bonne Berthe ; tu n'as pas vu l'homme, tu ne le reconnaîtrais pas, et tu trouverais peut-être un coquin qui te dirait que l'or est à lui.

Bertha. Ah ! c'est vrai : mais dis-moi comment il est ce voyageur ;

est-il jeune ou vieux, grand ou petit, blond ou brun? de quelle couleur est son habit?

Marcel. Je ne l'ai pas vu de bien près, et cependant je suis sûr de le reconnaître : c'est un homme entre deux âges, assez grand et fort; il a le teint remarquablement brun : mais écoute, Berthe, allons tous les deux, nous nous aiderons mutuellement à marcher. Il passa son bras sous celui de sa femme, et le vieux et pauvre couple chemina aussi vite que possible. Ils s'arrêtèrent au bout du sentier qui rejoignait la route. En regardant à droite et à gauche, ils eurent le plaisir, au bout d'un moment, de voir de loin le piéton qui s'avançait et n'avait pas encore fait le détour. Le voilà, c'est bien lui-même! s'écria Marcel; allons l'au

devant de lui. Quand ils furent à dix pas du voyageur, celui-ci ne douta pas, les voyant se diriger de son côté, qu'ils ne voulussent lui demander l'aumône : ils avaient l'air si vieux et si misérables, qu'il prépara la sienne, et voulut la leur donner avant qu'ils eussent dit un mot.

Berthe. Bien obligé, mon bon Monsieur, nous ne demandons rien; c'est nous, au contraire, qui voulons vous donner quelque chose.

L'Etranger. A moi, mes braves gens, comment cela?

Marcel. Ma femme se trompe, Monsieur, ce n'est pas *donner* qu'elle veut dire, c'est vous rendre ce qui est à vous. Ne vous êtes-vous pas reposé, il y a une demi-heure,

sous un noyer, sur une petite colline au bord de la grande route?

L'Etranger. Oui, oui, rien n'est plus vrai : à présent je me rappelle de vous avoir vu ; vous étiez à la fenêtre d'une chétive cabane de l'autre côté du chemin ; vos cheveux blancs et votre air respectable m'ont frappé.

Marcel. Vous avez ouvert votre havresac.

L'Etranger. Oui, sans doute : je n'avais pas déjeûné en partant de la dernière couchée, et j'ai mangé un morceau sous ce bel arbre avec plaisir.

Marcel. J'en avais aussi à voir votre air heureux ; vous avez encore déployé une pièce d'étoffe, vous l'avez remise dans le havresac ;

et c'est sans doute alors que vous avez laissé tomber un papier renfermant.....

L'Etranger. Quatre double louis, si c'est le mien, et une croix d'or avec la chaîne, dans un petit papier à part; celui-ci a quelques lignes écrites dedans.

Marcel les avait vues, mais n'avait pu les lire parce que ses lunettes étaient restées dans son livre de prières. Le voyageur ouvrit son havresac, le vida, et n'y trouva pas son or. Je le savais bien, dit Marcel, que vous ne le trouveriez pas là, puisque je l'ai dans la main; voilà Monsieur, vos quatre doubles louis et votre collier; remettez-les dans le sac, et gardez-les mieux une autre fois. L'étranger les reçut avec une expression de respect et de re-

connaissance ; il pressa les mains du vieillard entre les siennes. Vous me rendez un bien grand service, lui dit-il : si j'en juge sur l'apparence, vous avez plus de mérite qu'un autre à me le rendre ; il me semble, bons vieillards, que vous êtes bien pauvres.

Berthe. Oh! si pauvres, mon bon Monsieur, que....

Marcel. Que nous n'avons pas même été tentés de nous approprier une aussi grosse somme, elle est au-dessus de nos besoins, et le premier pour nous est de n'avoir que ce qui nous appartient légitimement.

L'Etranger. Honnête et vertueux couple! à votre âge faire ce chemin pour me rapporter ce petit trésor! ne pouviez-vous pas me l'envoyer par un de vos enfans?

Berthe. Hélas ! Monsieur, nous n'en n'avons point : c'est notre plus grand malheur auquel personne ne peut rien ; nous en avons eu : et.....

Marcel. Et au moins quand nous souffrons, nous souffrons seuls. . . mais, viens, ma pauvre femme, laissons ce Monsieur continuer sa route. Bon voyage ! Monsieur, ne perdez plus votre argent.

L'étranger avait l'air embarrassé. Non, non, bon père ! dit-il en reprenant la main du vieillard, non pas ainsi, encore un moment, je vous en prie, asseyons-nous et écoutez-moi. L'emploi de cet or est sacré, il ne m'appartient pas ; je vous raconterai à quoi il est destiné, et vous verrez que je ne puis rien en soustraire ; il ne me reste, outre cela, que ce qu'il me faut pour

achever ma route, ayant encore dix ou douze lieues à faire; mais, avant huit jours, j'espère vous revoir et m'acquitter envers vous; voulez-vous vous fier à ma parole et me dire votre nom? Je n'oublierai, au reste, ni la colline, ni la cabane qui renferme un couple si honnête: votre nom, je vous en prie, dit-il en sortant un crayon de sa poche?

Marcel. Je suis connu dans ce village sous le nom du *Vieux savetier de la cabane*; je vous y reverrai avec plaisir, si vous vous le rappelez; mais, si vous l'oubliez, nous n'en prierons pas moins Dieu pour vous, car vous nous avez procuré une heure heureuse, et nous n'en avons pas beaucoup; adieu, Monsieur.

L'Etranger. Digne homme! si je pouvais vous oublier, je ne méri-

terais pas le bonheur que je vais chercher et que je tremble de ne pas trouver. Il y a plus de vingt-cinq ans que j'ai quitté ma famille ; pendant tout ce tems-là je n'ai point eu de ses nouvelles ; mes parens me croyent mort, sans doute, ou, peut-être, eux-mêmes n'existent-ils plus ; mais, si je les retrouve encore, combien nous serons tous heureux !

Berthe, pleurant. Ah oui ! bien heureux ! mille fois heureux ceux qui peuvent retrouver leurs enfans sur la terre ! pour nous, nous ne reverrons les nôtres que dans le ciel où ils nous attendent.

Marcel. Tu vois, ma femme, si j'avais tort ce matin quand je te disais que les enfans qui vivent donnent aussi bien des chagrins. En voilà un qui paraît un honnête homme, eh

bien ! il a quitté ses parens et les a laissé vingt-cinq ans sans leur donner de ses nouvelles ; n'est-ce pas pire que la mort ?

L'Etranger. Je fus coupable, en effet, quand, par une folie de jeunesse et, séduit par un recruteur, je m'enrôlai sans leur permission : mais le reste n'est pas de ma faute ; le régiment où j'étais entré fut embarqué pour Batavia ; je fus d'abord envoyé dans l'intérieur des terres pour travailler de mon métier de charpentier, et j'y ai passé bien des années sans pouvoir écrire. Quand je fus revenu à Batavia, j'écrivis plusieurs lettres à mon père sans jamais avoir de réponse. Je gagnais assez d'argent ; mais à quoi sert-il quand le cœur n'est pas content ? le mien était en Europe ; je pensais

sans cesse au village où je suis né, où j'avais laissé tout ce que j'aimais au monde ; mon père, ma mère et ma sœur. Je me décidai à revenir, et je m'embarquai avec mon petit pécule ; j'arrivai heureusement à Hambourg il y a environ deux mois ; là je trouvai, par hasard, mon ancien maître, chez qui j'avais appris mon métier, et qui s'y était établi depuis mon départ ; je le reconnus d'abord ; mais lui ne me reconnut pas ; j'avais un peu noirci à ce soleil de Batavia, comme vous le voyez. Quand je me nommai, il fut bien surpris ; il me reçut comme un fils, et m'emmena chez lui ; j'y trouvai sa fille que j'avais laissée toute petite, et qui était devenue grande et jolie. Tous les jours je voulais partir pour aller chercher mes parents ; mais

Annette me priait de rester encore un jour, et je restais; il n'était pas en mon pouvoir de rien lui refuser. J'avais écrit en arrivant, j'attendais la réponse; voyant qu'elle ne venait point, je dis un jour à mon maître : Votre Annette et moi nous nous aimons; voilà ce que j'ai amassé par mon travail, donnez-la moi pour femme, et puis j'irai chercher mes parens et nous vivrons tous ensemble; mais il faut qu'Annette soit à moi avant que je parte. J'y consens, me dit mon maître, Annette est à toi, et tu iras chercher ta famille. Ainsi fut fait; j'épousai Annette, et deux jours après je me mis en chemin. Mon Annette a un cœur de reine; elle acheta une belle pièce d'étoffe pour une robe à ma mère. Son père lui avait donné douze louis pour sa

dot le jour de ses noces; elle en plia quatre doubles dans ce morceau de papier, et me dit : Porte-les, de ma part, à ton père pour payer son voyage. Ce n'est pas tout ; elle ôta de son cou sa croix et sa chaîne d'or pour les envoyer à ma sœur, à qui elle écrivit un mot d'amitié. Je suis parti gaîment avec tous les présens d'Annette. Jugez donc quel chagrin si je les avais perdus, et combien je vous ai d'obligations ! Mais, mon Dieu ! si j'allais ne pas retrouver mes parens, ce serait encore bien pire ! mon cœur se serre d'y penser. Ils doivent être âgés, car je ne suis plus jeune. Pour ma sœur, je ne suis pas en peine ; elle était ma cadette ; mais mon père ! c'était un si honnête homme ; il était à son aise, Dieu soit béni ! il avait toujours un verge.

de vin et un sous à donner aux pauvres, et ma mère quelques chemises en réserve pour ceux qui en avaient besoin. Vous pouvez, ce me semble, avoir entendu parler du vieux père Marcel de Pellnitz, et de sa femme Berthe.

O mon Dieu! dit le vieillard en étendant ses bras; est-ce un songe? Berthe! Berthe! serait-ce notre François ressuscité? ô mon Dieu! serait-il possible? Marcel... dis-tu? C'était lui, c'était François!

Que pourrions-nous dire au lecteur qui pût lui donner la moindre idée de ce que ces trois personnes éprouvèrent? C'était ce fils du mort si long-temps, et tant regretté. Berthe ne pouvait parler; elle cherchait sur le col, sur le front de son fils, des légères marques qu'il avait de naissance

que d'une mère ; elle les retrouvait, les baisait, les montrait à son mari. — A genoux, Berthe, s'écria enfin le vieillard en s'y jetant lui-même : remercions Dieu qui nous donne déjà le paradis sur cette terre, et qui nous rend notre fils.

Mais non! le paradis n'est pas sur cette terre où jamais le bonheur n'est complet. Le souvenir de Georgette vint leur rappeler qu'ils n'étaient que des hommes. Et ma sœur, ma pauvre sœur? dit tristement François : vous avez dit que vous n'aviez plus d'enfans, qu'avez-vous fait de Georgette? Elle est morte dans mes bras, s'écria Berthe, en fondant en larmes! elle ne portera pas ce beau collier! François le prit, le passa au cou de sa mère. Je parie qu'elle nous regarde, dit Marcel, en levant les yeux au

ciel. Il me semble l'entrevoir là-haut, dans un nuage, avec une couronne d'or sur la tête. Marcel dans ce moment ne voyait que gloire et bonheur.

Après un instant de silence, eh bien ! dit Marcel à sa femme, cet hôpital qui te désolait tant, tu vois qu'on en revient. François leur raconta qu'il y avait fait connaissance avec un sergent blessé, et couché près de lui, qui l'avait embauché et fait partir dès qu'ils avaient été rétablis. On sait le reste de son histoire. Le maître charpentier craignant les reproches de ses parens, avait trouvé plus commode de leur dire qu'il était mort, ou peut-être l'avait-il cru lui-même.

Ceux-ci contèrent à leur tour les malheurs qui les avaient accablés, et

l'excès de leur misère ; elle avait hâté leur vieillesse et changé leurs traits au moins autant que le soleil de l'Inde avait bruni la peau de leur fils ; il n'était donc pas étonnant qu'ils ne se fussent pas reconnus. Ils revinrent tous trois à la cabane. François voulut remercier les habitans du village qui avaient fait du bien à ses parens. Il demanda que la cabane fût donnée au premier malheureux sans asyle, et qu'on y joignît la petite colline et les noyers qu'il acheta de la commune. Il est inutile de dire que le lendemain on fut à la ville voisine pour habiller Marcel et Berthe. Ils se mirent avec François dans une voiture publique ; ils arrivèrent à Hambourg ; ils furent reçus à bras ouverts par la bonne Annette et son père. Ils se virent encore entourés

de petits enfans, et, tous les soirs, Marcel disait à sa femme : Dieu nous a donné le *paradis sur la terre*.

DIXIEME NOUVELLE.

LE SONGE, ET L'AMOUR MUET,

Ancienne chronique de la ville de Brême. Imité des contes populaires de Muzéus.

DANS les anciens tems on croyait aux sorciers, aux revenans; les songes jouaient un grand rôle dans la vie, et depuis les songes de Joseph jusqu'à celui dont nous allons conter l'histoire, plus d'un songe a décidé du sort du songeur. A mesure que l'esprit humain s'est éclairé, les songes,

ainsi que les revenans, ont été relégués dans le domaine des contes de vieilles femmes et de berceuses ; un songe n'est plus que l'effet des sensations du passé, et ne prédit plus l'avenir. A-t-on tort, a-t-on raison ? et que doit-on penser des songes ? cette discussion intéressante nous menerait trop loin, je l'abandonne à la sagacité, au raisonnement, à l'expérience de mes lecteurs : je veux seulement leur raconter l'histoire d'un jeune homme du bon vieux tems dont un songe fit le bonheur, et souhaiter à chacun un aussi heureux résultat. Si l'on doute de la vérité de mon histoire, qu'on aille à Brême ; on y verra les ruines du monument qui l'atteste, et tous les habitans de Brême la raconteront avec la foi et le respect qu'on a pour les vieilles traditions.

Dans l'antique ville de Brême vivait autrefois un vieux marchand nommé et surnommé le riche Melchior; il avait un tel bonheur, ou une telle habileté dans les affaires, que sa fortune était devenue immense : son unique jouissance était de l'augmenter encore. Mais cet homme avare, qui se refusait tous les plaisirs, toutes les dépenses, même les plus nécessaires, qui calculait jusqu'au revenu d'un denier, avait eu cependant deux fantaisies de luxe assez singulières, et qu'il avait satisfaites au grand étonnement de tout le monde. Il acheta un petit jardin aux portes de la ville, où il allait quelquefois se délasser de ses travaux, et il orna cette possession à grands frais de la manière la plus bizarre ; il fit faire une quantité de petites statues de

monstres d'argent doré, et entoura la partie où il les plaça d'un treillage très-fort et aussi doré. Son autre luxe fut dans sa maison de la ville, où il fit faire dans la chambre à manger un plancher tout parqueté en écus. On fut surpris d'abord qu'un homme qui connaissait aussi bien le prix de l'argent et l'art de le faire valoir, foulât sous ses pieds un capital aussi considérable qui ne lui rapportait aucun intérêt. Mais Melchior savait bien ce qu'il faisait; cet argent mort en apparence, ce plancher sur lequel il recevait tous ceux qui avaient à traiter avec lui, donna une telle idée de sa fortune, augmenta tellement son crédit, qu'il eut bientôt doublé, triplé, quadruplé, centuplé les sommes qu'il y avait employées; la mort seule put

mettre fin à ses spéculations lucratives, et arrêta le cours des millions qui lui arrivaient de toute part. Il mourut subitement d'une apoplexie, qui ne lui permit pas de prendre congé d'un fils unique qu'il avait, et de lui parler de ses affaires, qu'il lui laissa dans le meilleur état possible, ainsi que son jardin aux monstres et son plancher d'écus.

Frank Melchelson était un jeune homme d'une belle espérance, et d'une figure avantageuse ; il avait trop souffert de l'avarice de son père pour n'avoir pas en horreur ce vice, aussi donna-t-il si bien dans l'excès contraire, qu'au bout de peu d'années il vit le fond de ses caisses entassées, dans lesquelles il puisait chaque jour sans jamais rien y remettre ; il fallut bien alors avoir recours à

des emprunts, mais la réputation du père Melchior, de ses monstres d'argent et de son plancher d'écus était si bien établie, qu'il trouva sans peine à emprunter de fortes sommes sur de très-gros intérêts. A mesure qu'il fallait en payer un, c'était avec quelques ornemens du jardin, et les monstres disparurent l'un après l'autre, et enfin le jardin lui-même que son père avait tant aimé, fut vendu pour acquitter une dette. Cependant son crédit se soutenait encore, mais tout-à-coup le bruit se répandit que les écus du plancher avaient aussi disparu et qu'ils étaient remplacés par une jolie marqueterie en bois; les créanciers arrivèrent pour s'en assurer; la métamorphose était vraie, et la chambre à manger, moins riche, était beaucoup plus jolie. Frank assura

que le bon goût seul en était la cause, qu'un plancher d'écus et des monstres d'argent étaient trop affreux pour les conserver; les créanciers eurent l'air d'y croire, mais le prestige avait cessé; en quittant le sallon marqueté, leur premier soin fut de faire une saisie sur les biens, meubles et immeubles qui appartenaient au jeune prodigue; tout fut confisqué et vendu, et de tant de richesses, il ne lui resta que quelques bijoux de sa mère, et un fonds de philosophie, ou plutôt d'insouciance qui lui fit supporter sa situation actuelle avec résignation, et même avec une sorte de gaieté: s'il n'avait plus d'argent, pensait-il, il n'aurait plus de souci sur la manière de le dépenser. Il prit son parti, se retira dans le quartier le plus reculé de la ville, loua, dans la plus étroite

des rues, la plus petite des chambres, où le soleil ne pénétrait jamais, et se contenta de la table, plus que frugale, de son hôtesse.

Mais que faisait Frank, enfermé toute la journée dans sa petite chambre? jamais il n'avait su faire autre chose que de dépenser son argent, et il n'en avait plus. — Il savait lire cependant, et c'était une très-belle éducation pour ces tems là; mais il n'avait point de livre parce qu'il en existait alors fort peu dans le monde; on n'écrivait guère que des discussions théologiques, ou des romans de chevalerie, et Frank n'était ni théologien ni chevalier; ses occupations se bornaient donc, à se rappeler ses plaisirs passés, à pincer assez mal quelques accords sur un luth qu'il avait sauvé du naufrage,

et à faire de savantes observations météorologiques de sa fenêtre, d'où à peine pouvait-il voir le ciel : mais cette occupation lui en donna bientôt un autre qui finit par l'absorber entièrement, et ne pas lui laisser un instant de vide ou d'ennui.

Dans la rue étroite où Frank demeurait, et précisément vis-à-vis de lui, logeait une pauvre veuve, qu'on nommait dame Brigite, avec une fille unique appelée Méta, belle comme tous les anges, elle en avait l'innocence et la pureté ; jamais un instant elle n'avait quitté sa mère, et n'avait presque parlé qu'à elle. Toutes les deux gagnaient leur vie à filer, et ne perdaient pas une minute ; leur assiduité était d'autant plus méritoire que dame Brigite, du moins, n'avait pas toujours eu

besoin de cette ressource, et qu'elle avait vu des jours plus heureux. Son mari, le père de Méta, était assez riche pour avoir frété un vaisseau qui lui appartenait en propre, et avec lequel il faisait un commerce considérable : mais ce qui devait l'enrichir causa sa perte ; un violent orage le surprit en mer et submergea le vaisseau, les trésors qu'il apportait, et le propriétaire. Son épouse apprit qu'elle avait tout perdu ; et sans doute elle aurait succombé à sa douleur si elle n'avait pas été mère : ce titre soutint son courage ; Méta, encore à son sein, réclamait ses secours ; elle résolut de vivre pour son enfant, mais, trop fière pour accepter ce que la compassion lui aurait offert, elle voulut pourvoir seule à sa subsistance et à celle de

sa fille, sans en avoir l'obligation à personne; elle savait filer, et ce mince talent lui suffit. Elle vint se loger dans une petite chambre de la rue étroite, et là elle fila tant et si bien, qu'à force d'assiduité et d'économie, elle put entretenir leur existence. — Dans ces tems-là l'éducation des demoiselles les plus hupées, consistait à savoir coudre, filer et faire un peu de cuisine. Dame Brigite n'avait plus de repas à faire, ni de ménage à diriger, moins encore de linge à coudre, elle put donc se consacrer uniquement à son rouet; elle s'y mettait dès la pointe du jour, et ne le quittait que pour dormir quelques heures. Dès que la petite Méta put atteindre la quenouille, sa mère lui apprit à en faire usage, et leurs deux rouets tournaient sans

relâche l'un à côté de l'autre ; l'habitude augmenta leur habileté, et bientôt dame Brigite put joindre à leur travail un petit commerce de lin.

Dame Brigite espérait bien ne pas filer toute sa vie, et retrouver, sur ses vieux jours, son aisance passée ; quand ses regards maternels se portaient sur sa Méta, plus brillante qu'un beau jour de printems, plus fraîche qu'un bouton de rose, elle ne doutait pas que ce joli printems n'adoucît l'hiver de sa vie, et ne le fît ressembler à un été ; il lui paraissait impossible que tant de charmes et de vertus n'attirassent par quelque riche épouseur. Dans ces tems reculés, sagesse et beauté avaient autant de prix aux yeux des hommes à marier, qu'en ont a pré-

sent naissance et richesse ; on avait ainsi bien plus de chances pour trouver un mari ; chaque père répétait à son fils, d'après son expérience, qu'une bonne et jolie femme est le meuble le plus essentiel du ménage ; chaque mère en était la preuve, et chaque jeune fille s'étudiait à la confirmer, et à devenir, comme dit le roi Salomon, une perle de grand prix qui orne la demeure de son mari.

Dame Brigite donc couvait *sa perle* des yeux, et se privait de tout pour lui donner une bonne éducation et la vêtir proprement ; convaincue, comme l'était alors toute bonne mère, que ce qu'on peut apprendre de mieux à sa fille, c'est d'aimer le travail et la retraite ; elle ne lui épargnait pas l'ouvrage, et ne la laissait

sortir que pour aller tous les jours entendre la messe à l'église la plus prochaine.

Ce fut en observant le tems de sa fenêtre que Frank vit passer cette jeune fille, et qu'elle lui fit une impression qu'il n'avait point encore éprouvée; les femmes n'étaient entrées pour rien dans ses dissipations, il n'en avait encore regardé aucune avec les yeux de l'amour et du désir; mais l'innocente et belle Méta développa chez lui la passion la plus ardente; il n'eut plus d'autre idée, d'autre envie, d'autre occupation que de la voir filer dans sa petite chambre avec toutes les grâces, respirer quelquefois à la fenêtre, et passer dans la rue pour sa dévotion journalière. — Ah! combien alors il regretta amérement d'avoir prodigué aussi

follement sa fortune ! quel bonheur il aurait eu de l'offrir à Méta, de la partager avec Méta ! mais à présent quel espoir pouvait-il entretenir ? oserait-il lui proposer de partager sa misère ? Il fallut donc se contenter de l'admirer et de l'adorer en silence.

Mais Frank n'était pas le seul à observer ce qui se passait dans son voisinage, dame Brigite observait aussi, et comprit ce qui fixait son beau voisin à la fenêtre pendant des journées entières ; elle le connaissait de réputation, et savait qu'il avait dissipé entiérement la belle fortune que son père lui avait laissée ; et, pour une mère aussi prudente que dame Brigite, cette réputation devait la faire trembler ; ce n'était pas là le gendre qui devait laisser reposer le rouet : il fut donc exclus de ses pro-

jets. — Mais comme elle connaissait le cœur humain, et combien ce qui est défendu acquiert de prix aux yeux d'une jeune fille, elle se tut et n'eut garde de faire part à la sienne de ses observations et de ses réflexions, et se contenta de contreminer, sans rien dire, tout ce que le beau voisin ferait pour être remarqué de Méta.

En conséquence un matin Frank, en arrivant à sa fenêtre, eut la douleur de voir un épais rideau de toile blanche fermer si exactement celle de ses voisines, que les cent yeux d'Argus n'auraient rien pu voir au travers. Il prit patience, espérant que cette contrariété était l'effet du hazard, et que le rideau s'ouvrirait d'un moment à l'autre; il ne quitta pas son poste, et de toute la journée le fatal rideau ne fut pas même en-

tr'ouvert. Il le retrouva encore le lendemain, aussi immobile que si ç'eut été un mur. A l'heure de la messe il eut cependant la consolation de voir sortir Méta, mais sa mère la suivait, et de plus, son beau visage était couvert d'un voile aussi épais que le rideau; il suivit des yeux la belle voilée et la terrible mère, il les vit entrer dans le temple, en ressortir, et presser leurs pas pour être plus-tôt chez elle, et derrière leur rideau.

Frank resta consterné; comment parvenir à revoir Méta? comment parvenir à toucher son cœur? il réfléchit et se décida à calmer tout-à-fait les alarmes de la maman, et à ne plus paraître à la fenêtre: mais alors comment saura-t-il si celle de ses voisines s'est rouverte, et si le rideau

s'est levé ? L'amour rend ingénieux ; une des bagues qui lui restait est vendue, une grande glace est achetée, et Frank, après bien des essais, la place au fond de sa chambre, de manière qu'elle répéte entièrement la maison vis-à-vis. Le poste d'observation change alors de place, Frank ne se montre plus du tout, et, le dos tourné à sa fenêtre, et les yeux sans cesse fixés sur la glace, il eut enfin, au bout de quelques jours, le bonheur d'y voir paraître la céleste figure de Méta. Comme il l'avait prévu, dame Brigite ne le voyant plus du tout, crut s'être trompée, ou l'avoir découragé, ou qu'il avait changé de demeure ; le triste rideau qui gênait leur travail fut levé, et la glace de Frank lui répéta facilement ce qui se passait chez ses voisines, et bien

mieux que la fenêtre où il n'osait pas regarder avec autant d'attention. Mais ce n'était pas assez, Méta l'ignorait, Méta ne se doutait pas qu'il ne voyait qu'elle, qu'il ne songeait qu'à elle; comment pourra-t-il le lui apprendre? il ne cessait d'y songer, et crut enfin en avoir trouvé le moyen. Son luth qui restait dans son étui depuis que Frank était occupé d'autre chose, pouvait lui servir d'interprête. Il le prit, l'accorda, et pinça quelques accords dans le mode *amoroso*: il n'était pas très-habile musicien; mais l'amour n'est-il pas le meilleur des maîtres? en peu de tems il fit de Frank un véritable virtuose; il parvint à rendre, avec une égale habileté, la joie, la tristesse, l'incertitude, l'espérance et toutes les nuances de la passion. Méta paraissait-elle à

la fenêtre, le luth harmonieux exprimait l'allégresse et le bonheur; si elle y restait, les accords devenaient si tendres, si doux, si expressifs, qu'ils valaient une déclaration dans les formes, ils pénétraient au fond du cœur de la jeune fille et faisaient couler ses larmes: s'éloignait-elle? c'était l'accent de la douleur; tardait-elle à reparaître? c'était celui de l'impatience; quand la mère approchait, le luth exprimait le dépit; enfin jamais instrument n'avait parlé avec plus de précision et de clarté, au point que la belle Méta n'eut bientôt aucun doute sur ce qu'on voulait lui faire entendre, et ne fut occupée à son tour que de trouver un moyen de répondre sans parler, et elle y parvint aussi.

« Bonne mère, dit-elle un jour à la

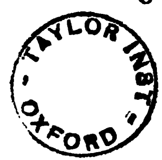
sienne, j'aime tant les fleurs et je n'en vois jamais; puisque nous ne sortons point permettez-moi d'avoir quelques vases sur la fenêtre. Dame Brigite qui ne voyait plus aucun danger à cette complaisance, y consentit : sans doute elle entendait le luth aussi, mais non pas comme l'entendait Méta, elle crut bonnement que quelque musicien passionné de son art avait remplacé le jeune curieux dans ce logement, et ne s'occupait que de son luth : elle louait son talent, sa fille applaudissait, mais pas trop vivement pour ne donner aucun soupçon. « J'aime mieux ce joueur de luth que le jeune fainéant qui était là avant lui, disait dame Brigite, celui-ci fait au moins quelque chose, l'autre était tout le jour pendu à la fenêtre sans faire œuvre

de ses dix doigts ; il dépense son tems en désœuvré et en prodigue ; celui-ci cultive au moins un talent dont il pourra tirer parti ; et sa jolie musique nous encourage.

Méta ne répondait rien, parce qu'elle se doutait que le beau fainéant de la fenêtre et le joueur de luth étaient le même individu : elle filait en écoutant et ne quittait son rouet que pour cultiver ses vases. Frank les avait vu paraître dans sa glace avec joie ; c'était un myrte et un rosier. Méta les arrosait, les attachait, les plaçait l'un près de l'autre, ou les éloignait suivant les modulations du luth : ne quittait-elle la fenêtre que pour peu d'instans ? elle les mettait à peu de distance ; était-ce pour quelques heures ? ils se trouvaient aux deux bouts de la tablette ;

revenait-elle ? ils se touchaient : le luth accompagnait fidèlement tous les mouvemens des vases, et bientôt, par une suite d'expériences, Méta fut convaincue que son voisin avait un moyen de la voir, elle et ses vases ; et qu'il entendait leur langage comme elle comprenait celui du luth. En dînant avec son hôtesse, Frank n'avait pas manqué de mettre la conversation sur ses voisines, il avait appris ce que nous savons déjà, et de plus il sut que Méta avait une grande envie d'une robe neuve, et que sa mère la lui avait refusée, parce que le lin ayant manqué cette année ; il était devenu si cher qu'elle avait été obligée d'interrompre son commerce.

A l'instant Frank prend une des bagues de sa mère, la porte au jouaillier, et tout l'argent qu'il en



aire est employé pour acheter du lin; au moyen de quelques bonnes paroles et d'un petit présent, il engage la marchande à aller offrir cette provision de lin à dame Brigite fort au-dessous de sa valeur. La bonne dame fut enchantée de cette trouvaille, elle paya ce qu'on lui en demandait, le revendit le double, et le dimanche suivant, Franck eut l'indicible plaisir de voir dans sa glace la belle Méta prête à sortir pour aller à l'église, parée d'une jolie robe neuve, qui lui allait à merveille et l'embellissait encore; comme on ne file pas le dimanche, sa mère l'accompagna. Dès que Frank supposa qu'elles avaient dépassé la maison, il se hasarda à s'approcher de la fenêtre pour voir encore par derrière la jolie robe, ou plutôt la jolie taille qu'elle faisait

ressortir avec plus d'avantage ; dans ce moment Méta tourna la tête pour relever sa robe, un regard rapide jeté sur la fenêtre du voisin, qui tenait encore son luth à la main la convainquit qu'elle ne s'était pas trompée, et que l'observateur et le musicien étaient bien le même ; elle en eut un vif sentiment de joie, et son premier soin, en rentrant chez elle, fut de courir à ses vases. Elle s'en occupa long-tems, et plaça le myrte si près du rosier, qu'une belle rose épanouie s'entrelaça dans les branches vertes du petit arbuste ; Méta parut prendre plaisir à la voir ainsi, et le voisin plus encore, car, à l'instant même, le luth se fit entendre, et tout ce qu'il exprima ne peut se rendre par des paroles ; — mais hélas ! c'est souvent lorsqu'on est le plus

heureux qu'on touche au malheur, Frank en fit la cruelle épreuve; dame Brigite avait été si contente de son achat de lin, que, dans l'espoir d'en avoir encore, et, par reconnaissance pour celle qui le lui avait procuré, elle voulut, sur son gain, lui donner un petit régal et la fit inviter. Un bon plat de riz apprêté au lait et au sucre, une excellente soupe, un petit flacon de vin de malaga composèrent le festin et animèrent l'entretien. Dame Brigite, après le repas, demanda s'il serait possible d'avoir encore du lin au même prix? la marchande répondit en souriant, qu'elle ne savait pas si son commettant voudrait continuer un commerce aussi désavantageux pour lui; un mot en amena un autre, et l'explication fut complète : dame Brigite apprit que le joueur de luth

et le marchand de lin étaient ce même jeune prodigue dont l'assiduité à la fenêtre l'avait si fort inquiétée, et ce qu'il avait fait avec ce lin prouvait qu'il n'avait pas plus abandonné ses prétentions sur le cœur de Méta, que son voisinage. Elle regarda sa fille qui, rouge comme la belle rose entrelacée dans le myrte, baissait les yeux et jouissait en silence de ce qu'elle venait d'apprendre, mais elle aurait voulu être seule à le savoir. De son côté dame Brigite s'affligeait aussi de n'être pas seule dans la confidence. Elle exhala avec force son courroux contre le jeune prodigue et séducteur, comme elle l'appela plus de cinquante fois; mais elle ne s'en tint pas là. Malgré les pleurs de Méta, la jolie robe fut revendue, l'argent

qu'elle en tira fut soigneusement enveloppé avec ce qui restait de la vente du lin, et mis à l'adresse de Frank avec le timbre d'Hambourg. Il le reçut, crut que quelque ancien débiteur de son père lui faisait une restitution, bénit le ciel de ce secours inespéré, et courut à sa glace pour ajouter, à ce bonheur, celui, bien plus grand, de revoir sa Méta, mais hélas! il ne vit que le rideau maudit, hermétiquement fermé, et plus épais, à ce qu'il lui parut, que la première fois; mais les vases étaient en dehors; la pénétration de dame Brigite n'avait pas été jusque là, la belle rose brillait encore au milieu du myrte, et cette vue redonna un peu d'espoir au triste amoureux; il faudra bien qu'on les soigne; il attend, il regarde sans cesse. Sur le soir le rideau

s'entr'ouvre, son cœur palpite, il avance plus près de la glace, et voit la main sèche de dame Brigite séparer impitoyablement les deux vases, et les rentrer l'un après l'autre dans la chambre; mais l'amour lui devait un peu de consolation; il aperçut Méta derrière sa mère, et vit couler, sur sa joue, des larmes qu'elle essuyait avec sa jolie main : à l'instant il prélude des accords mêlés de douleur et de joie, et cette fois ils furent si expressifs, si touchans, que ceux qui passaient dans la rue s'arrêtèrent sous les fenêtres. Dame Brigite les entendit aussi, et ne s'y trompa plus; elle se rappela que le goût de sa fille pour les fleurs avait suivi de près la musique du luth, et, en combinant ce qu'elle savait avec ce qui s'était passé, elle devina assez juste leur

muette intelligence, et prit tout d'un coup son parti de s'éloigner d'un si dangereux voisinage.

Le lendemain Frank, à son réveil, eut le court et vif plaisir de pénétrer dans son miroir jusqu'au fond de la chambre de Méta ; plus de rideau, plus de mère, plus d'obstacles, mais aussi plus de Méta, plus de rouets, plus de myrte, plus de roses, plus d'espoir, tout avait disparu. Il descend, il s'informe, et il apprend que ses voisines ont déménagé pendant la nuit, et sont allées loger ailleurs : la pauvre Méta regrettait beaucoup ce quartier, lui dit la femme qui les logeait, elle pleurait à fendre le cœur en partant. — Et vous ignorez où elles sont à présent ? — Je n'en sais pas le mot, ni personne au monde. Dame Brigite sortit hier, puis revint

avec des portefaix inconnus, fit tout emporter, me paya et m'a quittée ce bon matin; Dieu sait où elles sont allées.

Le premier moment fut pour le désespoir, le second pour former de nouveaux projets. Si elles sont restées à Brême, je les retrouverai, pensa-t-il : il se rappelle la piété de Méta, sa régularité à entendre la messe tous les matins, et le voilà qui court d'église en église, n'ayant presque plus d'autre habitation. Si l'amour peut donner des talens, il peut aussi rendre dévot : Frank ne manquait pas, dès qu'il entrait dans une église, de se jeter à genoux, et de prier le ciel de lui rendre sa Méta. Un jour que sa prière avait été sans doute plus fervente, il se relève, promène ses regards, comme à l'or-

dinaire, sur tout l'auditoire, et voit, à quelque distance de lui, une jeune personne agenouillée.... c'était elle, c'était Méta, priant aussi de tout son cœur pour entendre encore le luth de son voisin. Elle s'est relevée, elle l'a vu, elle a rencontré son regard attaché sur elle, elle a baissé les siens avec une douce rougeur; elle reprend lentement le chemin de sa nouvelle demeure, pendant que Frank, timide et respectueux comme les jeunes et vrais amans le sont toujours, la suit sans oser l'aborder, craignant d'être aperçu par dame Brigite, et qu'elle n'amenât si loin Méta, qu'il ne pût la retrouver; il se cacha donc du mieux qu'il put à ce redoutable Argus, et certes ce ne fut pas sans peine. Pour ne pas perdre trop de tems, elle n'accompagnait

pas toujours sa fille à l'église, mais elle la veillait quand Méta y allait et en revenait : Frank fut donc obligé de se contenter de lui voir faire ses prières, et d'espérer qu'il y entrait pour quelque chose. Il ne se trompait pas : Méta qui rencontrait toujours ses yeux attachés sur elle, qui trouvait qu'ils parlaient comme le luth, aimait tous les jours davantage son discret amoureux, et bientôt ses yeux lui répondirent dans le même langage.

Frank n'était pas le seul qui regardât Méta et qui la trouvât belle. Un jeune brasseur de bière, fort bien dans ses affaires, fort en train de se marier, voyait aussi passer Méta lorsqu'elle allait à l'église et qu'elle en revenait ; à chaque fois il lui trouvait toujours quelque qualité

de plus à être à la tête de son ménage ; comme elle a l'air modeste, économe, rangée ! comme elle est belle ! comme elle le sera plus encore avec les belles robes que je lui donnerai ! comme elle est pieuse ! comme elle attirera la bénédiction du ciel sur mon commerce de bière ! comme je serai heureux de la retrouver le soir et d'en boire avec elle ! comme...! comme...! Enfin le résultat de tous ces points d'admiration, fut que le jeune brasseur, pour être plus sûr de son fait, commença par vouer un beau cierge à son patron St. Christophe, s'il réussissait dans son entreprise ; puis il mit son plus bel habit, et dès qu'il eut vu Méta passer seule pour aller à la messe, il fut parler à dame Brigite. Il arrive, et, suivant l'usage de ces tems, il demande respectueuse-

ment à la mère la main de sa fille ; et lui détaille tous ses droits pour l'obtenir ; belle brasserie, et belle maison à la ville ; belle plantation de houblons, et beaux jardins au-dehors ; belle fortune bien solide, et qui s'augmente chaque jour ; belles robes, belles dentelles et beaux joyaux pour la future et pour la mère. Les petits yeux de dame Brigitte petillaient de toutes ces belles choses, et d'avoir une fille assez belle pour les mériter. Voilà donc enfin sa chimère réalisée ; voilà ce gendre qui doit lui rendre son aisance passée, et, ce qui l'enchantait plus encore, c'est qu'il devait plaire à sa fille pour le moins autant qu'à elle ; il n'avait pas trente ans, il était beau, bienfait, et avait l'air si noble, et passait pour être si riche, qu'il n'était connu de

toute la ville que sous le nom du *Roi des Houblons*, et que toutes les mères qui avaient des filles à marier, le saluaient tout bas quand il passait, en désirant qu'il devînt leur gendre.

Dame Brigite, bien fière de son choix, ne doutant pas du succès, jeta un coup-d'œil de dédain sur son rouet, qui va devenir un meuble inutile, puis un de reconnaissance sur le riche brasseur; elle aurait bien voulu l'accepter tout de suite et lui présenter Méta comme son épouse au retour de la messe; mais la décence et l'usage exigeaient qu'elle demandât huit jours de réflexion; elle lui promit qu'au bout de ce tems elle lui donnerait une réponse positive, et sans doute favorable, ajouta-t-elle en lui tendant la main, et serrant

affectueusement la sienne. Le roi des houblons se retira le cœur plein d'espérance, et sa jolie future rentra le cœur plein d'amour.... pour Frank Melchelson. Elle l'avait trouvé à son poste, la regardant plus tendrement, plus passionnément encore qu'à l'ordinaire, et comme la maman qui recevait la visite du roi des houblons n'était ni sur la porte, ni à la fenêtre, il s'était hasardé à la suivre quelques pas ; au moment où elle rentrait chez elle, en retournant la tête pour voir s'il était là, il posa une main sur son cœur, il éleva l'autre au ciel ; et Méta expliqua si bien ce signe, que de ce moment là elle se crut engagée avec lui à la vie et à la mort, et lui jura intérieurement fidélité éternelle.

En rentrant à la maison elle fut frappée de l'ordre qu'elle vit dans la

chambre, on aurait dit que c'était un jour de fête; plus de rouets, plus de quenouilles, plus de paquets de lin pendus au plafond; dame Brigite s'était hâtée de porter au galetas tous ses instrumens de travail, et jouissait de la douce oisiveté dans laquelle vivrait la belle-mère du roi des houblons. A peine donna-t-elle à Méta, le tems de s'étonner, qu'elle lui conta vivement la bonne fortune et le mari que le ciel lui envoyait, sans avoir le moindre doute d'un refus. Qu'on juge donc de sa surprise, quand Méta, changeant rapidement de couleur, eut à peine la force d'articuler : non, jamais, plutôt mourir!.... et tomba, en effet, comme morte aux pieds de sa mère...

Depuis le jour fatal où dame Brigite apprit le naufrage de son mari,

elle n'avait rien éprouvé de semblable; voir sa fille unique, sa seule espérance, prête à mourir, peut-être même déjà morte, fut pour elle un coup si affreux qu'elle faillit à en perdre la raison. Méta, à force de soins, reprit cependant ses sens; et, voyant le désespoir de sa mère, fit tout ce qu'elle put pour la consoler, à l'exception pourtant de lui promettre d'épouser le roi des houblons; le moindre mot qui avait rapport à ce mariage, la faisait retomber dans le même état: sa mère s'y accoutuma, et dès que Méta reprenait ses sens, elle recommençait les exhortations et la peinture du bonheur parfait qui les attendait dans le royaume des houblons. Enfin Méta, sans cesse persécutée, succomba tout-à-fait sous le poids du chagrin; dès ses nuits, sans

sommeil, de son amour sans espoir, de tout ce qui fait tant de mal aux jeunes filles dont le cœur s'est donné. Une fièvre ardente se déclara, et le septième jour elle demanda les derniers sacremens, et prit congé de sa mère désespérée, qui se repentait alors mortellement d'avoir jamais parlé du roi des houblons, et maudissait le jour où elle l'avait vu. Elle voulut encore essayer du seul moyen qui lui restait, et, s'approchant de la pauvre mourante, elle lui dit que si elle revenait à la vie, elle lui donnait sa parole de renvoyer le roi des houblons et de ne plus lui parler de ce mariage. Les yeux éteints de Méta se ranimèrent, une faible rougeur reparut sur ses joues décolorées, elle serra doucement la main de sa mère, lui sourit, et dès le même soir elle

se trouva mieux. Le lendemain sa Majesté Houblone vint en habit de gala chercher sa favorable réponse, ne se doutant pas de la maladie de sa future ; la mère le reçut, et le refusa positivement, mais d'un ton si doux, si poli, si triste, et lui exprima tant de chagrin et de regrets, qu'il fut tenté de la remercier.

Méta se rétablit en peu de tems, le roses reparurent tout-à-fait sur son charmant visage, ses yeux reprirent tout leur éclat, et la première chose qu'ils eurent le plaisir de voir, ce fut le roi des houblons passer devant ses fenêtres, avec une grande et belle femme qu'il venait d'épouser, et tout un train superbe de noce. Dame Brigite soupira profondément, Méta devint entièrement tranquille, les époux avaient l'air fort joyeux,

St. Christophe eut son cierge, les rouets redescendirent du galetas et recommencèrent à tourner; Méta et Frank ne manquèrent pas une messe, se regardaient beaucoup, ne se parlaient point, et s'aimaient tous les jours davantage. Dame Brigite seule ne filait plus d'aussi bon cœur qu'autrefois, et disait assez souvent en soupirant : ah! Méta, la belle noce que celle de ce roi des houblons!... si c'était toi.... si.... tu avais été l'épouse.... Méta souriait, embrassait sa mère, et lui promettait un gendre plus aimable et plus riche, et pensait à son pauvre Frank, dont elle aurait voulu partager la misère.

Frank, de son côté, commençait à raisonner avec lui-même; les tendres regards qu'il jetait sur Méta, ceux qu'il recevait d'elle, leur amour

mnet, leurs prières, leurs messes n'avançaient point ses affaires : il savait qu'il lui était inutile de se présenter chez dame Brigite avec le peu d'argent qu'il avait ; à peine lui en restait-il pour vivre un mois ; il fallait absolument prendre un parti, et il se décida, avec bien de la peine, à quitter Brême et Méta pour quelque tems, avec l'espoir d'y revenir bientôt dans une meilleure situation. Il savait que feu son père, qui avait des fonds partout, traitait d'affaires de commerce avec différens négocians d'Anvers, dont il avait les billets ; ils avaient paru si mauvais aux créanciers de Frank lors de sa décadence, qu'on les lui avait abandonnés ; il les jeta au fond d'un tiroir, et n'y avait pas pensé jusqu'à ce moment ; à force de chercher une

l'avenir qu'il n'en avait eu au passé ; il commençait cette étude en voyageant avec le moins de dépense possible, ne s'arrêtant que dans les plus mauvaises auberges, faisant maigre chère, et ne songeant qu'à arriver pour revenir plus-tôt.

On ne voyageait guère dans ces tems-là sans rencontrer quelque aventure périlleuse ; les grandes routes n'étaient pas ce qu'elles sont à présent ; les bois étaient remplis de brigands, et les châteaux de seigneurs suzerains, qui ne valaient pas mieux ; le diable même tourmentait de tems en tems les pauvres voyageurs (*) :

(*) Dans Muzéus, de qui ce conte est imité, Frank a une longue et ridicule aventure de revenans dans un château ; comme elle n'ajoute rien à l'intérêt, le traducteur a préféré de la retrancher.

cependant le nôtre, grâce à sa pauvreté, arriva sain et sauf aux portes d'Anvers, sans qu'il lui fût rien survenu d'extraordinaire. En entrant dans la ville il fut frappé de l'air de richesse et d'activité du peuple, des bonnes maisons, des beaux quartiers, de l'affluence des comestibles, enfin de tout ce qui annonce l'aisance et le bonheur : oh ! pensa-t-il avec joie, mon bon ange m'a bien inspiré ; c'est ici, sans doute, que je vais retrouver ma fortune et le moyen de m'unir avec Méta. Plein de joie et d'espoir, il entra dans la meilleure auberge ; ce n'était pas le moment d'épargner, le lendemain il aura tant d'argent : il mangea à table d'hôte, et là il prit des informations sur les créanciers de son père ; la plupart étaient riches, et tous passaient pour les plus hon-

nêtes gens du monde. Franck demande une bouteille du meilleur vin et la vide à leur santé avec ceux qui lui donnaient ces bonnes nouvelles ; il se fait donner une bonne chambre, et s'endort avec les rêves les plus agréables.

S'il faut quelquefois croire aux songes il faut aussi s'en défier, et voilà ce qui rend cette croyance incertaine et dangereuse. Frank ne s'en défia point, et dès le lendemain se présenta à la porte d'un de ses débiteurs, et de là successivement chez tous les autres ; chez l'un on reconnaît la légitimité de la dette, mais on nie qu'il soit vraiment le fils du créancier, et on parle de le faire arrêter comme aventurier ; chez un autre le billet même est nié ainsi que sa signature, et il est question de le mener

en prison comme faussaire ; un troisième avoue la dette, reconnaît Frank, lui fait mille caresses, l'invite à dîner ; au sortir de table l'emmène dans son cabinet, ouvre son bureau, en sort une longue note de frais de commission, d'intérêts de l'intérêt, etc. etc. au moyen de laquelle Frank, tout déduit, lui redevait une somme assez considérable, et, sur son refus de la payer, celui-là ne se tenant pas à la menace, le fait conduire en prison. Pour le coup le malheureux jeune homme se crut tout-à-fait perdu et s'abandonna au désespoir ; c'est donc là où l'ont conduit ses chimériques espérances ! c'est entre quatre murs, c'est loin de Méta qu'il doit finir ses jours ! Il veut prendre son couteau pour les terminer à l'instant même, mais,

suivant la coutume, on avait vidé ses poches, et on ne lui en donna point pour couper le morçeau de pain noir qui faisait son ordinaire. Eh bien! il ne le mangera pas, ce triste pain, et la faim terminera ses malheurs. Il tint bon deux jours entiers, mais à la fin du second, il saisit avec rage le morceau que le geolier avait laissé près de lui, et ne pût résister à l'avaler même avec une sorte de plaisir; tant il est vrai que (quoique nous puisse dicter le désespoir) l'on tient à la vie quand on est jeune, amoureux et aimé. Depuis cet essai il n'en fit plus pour mourir, il se résigna à son sort, pensa à Méta, songea à Méta; et, par la force de l'imagination, fût souvent heureux dans sa prison.

Comme il avait du tems de reste pour penser, il promenait aussi ses

souvenirs sur sa première jeunesse, sur son père, sur les trésors que ce père avait amassés, et qui avaient été si follement prodigués : ah! pensait-il avec douleur, si j'avais seulement encore, ou notre maison, avec le plancher d'écus, ou le jardin avec quelques monstres d'or, je saurais où recevoir ma Méta ; je pourrais la rendre heureuse. Il s'endormit avec cette idée, et fit un songe qui le frappa extrêmement. Il lui semblait qu'il était encore enfant, et dans le jardin avec son père ; il le voyait creuser une fosse au pied d'un arbre, et y enterrer des sommes considérables. Tiens, lui disait le vieux Melchior en y jetant encore un énorme sac de doublons, voilà pour le moment de ta détresse, et de quoi acheter une femme économe et sage.

Quand tu trouveras ceci, pries pour l'ame de ton père. Frank fit à peu près le même songe plusieurs nuits de suite, ce qui n'est pas étonnant, puisqu'il y pensait tout le jour. A force de penser le jour et de rêver la nuit, il demeura enfin convaincu de la réalité du trésor; et le désespoir de sa position en augmenta. A quoi lui servirait ce trésor dans les prisons d'Anvers? A quoi lui servirait-il s'il pouvait en sortir, et qu'il trouvât Méta mariée? Ne se lasserait-elle pas de prier et d'attendre le jeune voyageur qui ne revenait point? Ce mauvais songe prit quelquefois la place du songe au trésor, qui revenait cependant toujours avec des circonstances plus frappantes.

Enfin le ciel eut pitié de Frank, et toucha le cœur du méchant qui le

retenait en prison. Convaincu que ce jeune homme ne lui donnerait jamais rien, lassé de son chétif entretien, on le relâcha sous la condition de quitter Anvers dans vingt-quatre heures; on lui donna cinq écus et on lui ouvrit les portes de la prison. Il ne se fit pas répéter l'ordre de quitter une ville qu'il trouvait aussi affreuse qu'elle lui avait paru belle en y entrant, et, reprenant le même chemin qu'il avait déjà fait une fois, il vola, plutôt qu'il ne marcha, du côté de sa chère patrie. Plus d'une année s'était écoulée depuis qu'il avait quitté Brême; que de choses pouvaient être arrivées! Il veut d'abord s'assurer de l'existence du premier de ses trésors, de celui sans lequel l'autre lui devenait inutile. Dès qu'il est arrivé il court à la petite rue, il

retrouve sa bonne hôtesse, qui l'aimait, le revit avec joie, et lui rendit sa petite chambre qui se trouvait vacante; mais ce qui le toucha le plus, fut d'apprendre d'elle, que sa chère Méta file toujours à côté de sa mère, n'a point voulu se marier, et ne manque pas une messe.

Rassuré sur ce point si nécessaire à son bonheur, il s'occupe de ce qui doit l'assurer; il ne lui restait plus au monde qu'un écu; c'était assez pour acheter une pêle. Dès que minuit a sonné il s'achemine au jardin dont il connaissait bien la route, il monte avec émotion les marches qui y conduisaient, et fut droit à l'arbre indiqué dans le songe; c'était un cerisier sur lequel, étant petit garçon, il avait souvent grimpé pour manger des cerises; à côté était un beau

rosier tout en fleur : il se rappela le vase de Méta, et cela lui parut d'un bon augure. Ce cerisier était placé dans l'endroit le plus retiré du jardin; la lune donnait en plein, comme pour éclairer sa trouvaille dont il ne se permettait pas de douter. Il creuse au pied du cerisier, et ne trouve que les racines de l'arbre; il ne se décourage pas, et s'approche plus près du rosier; bientôt la pêle heurte et rencontre du fer; il s'encourage, creuse encore autour de l'obstacle, et découvre enfin entièrement une assez grande caisse; elle était si pesante qu'il eut grand' peine à la soulever un peu pour chercher si la clef n'était pas dessous; il glisse une main, tandis que de l'autre il tient la pêle qui soulève la caisse, il glisse et trouve en effet une clef,

mais si noire, si rouillée, qu'il désespère d'en faire usage; il essaye cependant, il invoque l'amour, il invoque son père, et, après quelques efforts, il parvient à la faire tourner. Il léve le couvercle, et reste en extase devant la quantité de pièces d'or de toute espèce qui s'offrent à ses yeux. Au-dessus est un papier, il le prend et reconnaît la main de son père; il tombe à genoux, et, à la douce clarté de l'astre des amans, il lit ce qui suit.

» J'ai dans l'esprit, mon fils, que,
» loin d'ajouter à mes richesses, tu
» les dissiperas. Je ne te trouve pas
» aussi économe que je le voudrais.
» J'espère au moins que tu ne vendras
» jamais ce jardin que j'aime et que
» j'ai pris plaisir à orner: outre les
» richesses de ses ornemens, je veux

» y enterrer un trésor sous ton cerisier, pour que tu le retrouves dans l'adversité. Lorsque tu seras devenu pauvre et sage, je t'apparaîtrai en songe pour te dire l'endroit où tu le trouveras; dès que tu l'auras trouvé, prie Dieu pour mon ame, fais profiter ton argent honnêtement, et, si tu n'es pas marié, cherche tout de suite une femme honnête et sage.

Ton père, MELCHIOR.

J'entends les incrédules de toute espèce, et le ciel sait qu'il n'en manque pas, crier au conte, à l'invraisemblance, lever les épaules, et reléguer la très-véridique histoire de Frank et de Méta avec les fables de la légende, les contes de sorciers, de revenans, etc. etc. et n'y prendre

plus aucun intérêt. Ceux qui ne croyent rien, n'auront garde de croire qu'un songe arrive ainsi à point nommé, et se vérifie avec autant d'exactitude, mais ceux qui croyent que le monde et les créatures qui l'habitent ont été formés par des combinaisons fortuites du hazard, seront plus indulgens; ils conviendront, j'espère, qu'un père avare qui enterre un trésor, et un fils amoureux et pauvre qui rêve à un trésor enterré, sont des jeux du hazard moins extraordinaires que tous ceux qu'ils supposent. Pour nous, simples et bonnes gens, qui croyons que rien n'est impossible à celui qui peut tout, nous sommes convaincus que le songe de Frank lui fut envoyé par la bonne providence. Au moment où Melchior fut près d'expirer, il craignit sans

doute de ne pas obtenir la permission d'avertir son fils, il fit des efforts inutiles pour lui parler, et ce fut encore le bon ange de Frank qui l'en empêcha, car il y a grande apparence que le trésor aurait pris le chemin du reste, à présent il va faire le bonheur de son possesseur. Quoique le jardin appartînt à un autre, il n'en pensa pas moins, vû l'écrit de son père, que le trésor lui appartenait de plein droit, et il se mit en devoir de le transporter. Il commença cependant par remercier son père à genoux, et lui promettre obéissance pour ses injonctions futures. Il y ajouta la promesse de racheter, à tout prix, le jardin qu'il avait aimé, et qu'il se repentait beaucoup d'avoir vendu; et voilà comme les pères se trompent souvent lors-

qu'ils s'imaginent que leurs héritiers aimeront les propriétés qu'ils ont chéries et arrangées avec soin ; chaçun veut disposer pour soi, et, au grand remords de Frank, ce jardin était une des premières choses qu'il avait vendues. Il était impossible d'emporter la caisse, parce qu'elle était immense et aurait fait un trop grand vide dans la place qu'elle occupait ; il en tira tout l'or qu'elle renfermait, et un grand saule creux dans la prairie voisine en fut le dépositaire. Il remit la terre sur la caisse vide, la nivela si bien qu'il ne paraissait pas qu'elle eut été remuée, et cette même nuit, il fit deux ou trois voyages du saule à la rue étroite ; le lendemain il en fit autant ; dans trois jours le trésor entier était dans sa chambre : alors il forma son plan,

et commença à l'exécuter. Il fut d'abord chez le prêtre à qui il avait donné une petite somme pour dire une prière pour le succès de son voyage, et il donna le double pour en dire une d'action de grâce, pour le jeune voyageur revenu dans sa patrie et ayant réussi dans son entreprise. Après avoir ainsi tranquillisé Méta tout aussi discrétement qu'il l'avait aimée, il fut à la bourse, s'annonça comme ayant des fonds, et l'intention de les faire valoir et d'établir une grande maison de banque. De là il fut acheter une belle maison, et donna des ordres pour qu'elle fut meublée avec toute la magnificence de ces tems-là. Il s'y établit et reçut à sa table des négocians accrédités, des magistrats respectables, peu de jeunes gens, pas un seul flatteur, et

renvoya surtout avec soin les vils parasites, qui commencèrent à assiéger sa porte dès qu'il fut redevenu riche. A présent Frank sait comment l'argent peut rendre vraiment heureux, et s'il tarde à s'assurer ce bonheur, c'est pour le rendre plus vif encore.

Et notre Méta, notre tendre, belle et simple Méta, que fait-elle? que pense-t-elle? Méta file et pleure, car elle a su par la prière, et puis par le bruit de la ville, que Frank Melkelson est redevenu aussi riche qu'il l'a jamais été. Méta qui ne le rencontre plus, qui ne voit plus à l'église ses yeux pleins d'amour se fixer sur elle, regrette amèrement sa pauvreté, et maudit les richesses qui changent ainsi le cœur des hommes.

Peu de tems après une voisine

leur apprend que le jeune Frank fait meubler un superbe appartement pour une épouse qu'il attend d'Anvers; car on ne parlait d'autre chose à Brême que de Franc Melkelson et de sa nouvelle fortune; Méta pâlit et sent son cœur défaillir. La voisine sort, Méta tombe dans les bras de sa mère, et lui conte tout ce qui s'est passé dans son cœur depuis qu'elle a vu Frank, et le désespoir qui s'est emparé d'elle depuis qu'elle est sûre qu'il ne l'aime plus. Dame Brigite pleure avec sa fille, et ne sait que lui dire pour la consoler : si tu avais accepté le roi des houblons, lui dit-elle; celui-là te voulait bien quoiqu'il fusse riche aussi; mais tu as manqué ton bonheur, et le bonheur te manque à présent. Méta ne répon-

dait rien, elle sentit que sa mère n'avait pas les mêmes notions qu'elle sur le bonheur. Ah ! ce n'était ni un mari, ni des richesses que Méta regrettait, c'était Frank, c'était cet amour si tendre, si discret, si respectueux qu'elle avait cru lui avoir inspiré, et qu'elle partageait de toute son ame ; de bon cœur elle aurait renoncé à tout établissement, pour entendre encore, en filant à côté de sa mère, le luth qui lui disait tant de choses.

Occupée de ces tristes pensées, son rouet tournait machinalement, et le fil qui passait dans ses doigts était mouillé de ses larmes. Dame Brigite cherchait à l'égayer ; console-toi, lui disait-elle, c'est tant pis pour lui s'il n'aime plus ma jolie Méta : A présent qu'il va se marier et qu'il

ne pense plus à toi, je te laisserai sortir sans crainte un peu plus; et tu trouveras bien à le remplacer, si tu continues à être sage et à bien filer. Elle lui chantait alors, de sa voix tremblante, le refrein de la chanson des fileuses de Brême.

File ma petite,
File bien et vite,
Rouet tournera,
Fil s'alongera;
Toile s'ourdira,
Epouseur viendra,
Viendra tout de suite,
Bientôt choisira,
Vite épousera,
Toujours aimera
Gentille petite
Qui bien filera,
File, etc. etc. etc.

En finissant, dame Brigite entendit dans la rue le son d'un instrument

qui accompagnait son chant; surprise, elle s'arrête et court à la fenêtre. Méta n'avait pas besoin d'y courir pour savoir ce que c'était; dès les premiers sons elle avait reconnu le luth de Frank, et son émotion est telle qu'il lui serait impossible de se lever. Mais le luth a cessé, le joueur a demandé à dame Brigite la permission de monter. Elle lui est accordée. L'instant après Méta voit entrer Frank paré comme un jeune époux, et rayonnant d'amour et de bonheur : chère Méta, lui dit-il, c'est devant votre mère que je viens enfin mettre des paroles aux airs de mon luth, vous dire pour la première fois que je vous aime, et vous demander votre aveu pour obtenir d'elle votre main. Méta la lui tendit, et lui dit avec la naïveté qui la dis-

tinguait : « elle est à vous comme mon cœur, ma mère sait tout. »

Frank, transporté de joie, fit sa demande en forme à dame Brigite, qui, rigide observatrice des usages, allait demander huit jours de réflexion, mais un regard suppliant de Méta la désarma, et ce fut le jour des noces qui fut fixé à la huitaine. Frank leur raconta toute son histoire, et dame Brigite, qui croyait aux songes comme à l'Evangile, la trouva superbe, et lui raconta en échange une foule de rêves bisarres qui tous signifiaient qu'il deviendrait riche, et qu'il épouserait sa fille. Frank leur dit qu'il n'avait retardé ce moment que pour ranger sa maison, et l'appartement de sa femme et de sa belle mère, et que tout était prêt pour les recevoir. Méta, à son tour, conta

ses douleurs quand elle l'avait cru infidèle. Dame Brigite chanta encore : *Epouseur viendra*, etc. etc. et conclut que les chansons et les songes ont toujours raison.

Dès le lendemain matin, les rouets et les dévidoirs avaient fait place aux étoffes de soie et de brocard, aux chaînes d'or, aux rangs de perles fines, aux dentelles à grands ramages, aux toques de velours, aux jouailliers, aux tailleurs, aux marchands de toute espèce ; la taille svelte de Méta et la taille courbée de dame Brigite furent mesurées tour-à-tour, et puis ornées de superbes robes. Quand tout fut prêt, ils allèrent en pompe à l'église où l'amour muet avait si bien joué son rôle ; l'amour heureux ne fut pas moins éloquent. Frank les conduisit ensuite dans sa

belle maison, et ils s'y aimèrent toujours autant que lorsqu'ils logeaient dans la rue étroite. Ce fut le meilleur ménage de Brême, et dame Brigite devint la plus heureuse des mères et des grands mères. Frank ne manqua pas de racheter, à tout prix, le jardin de son père, et de mettre sur la place du trésor un beau monument à la mémoire du prévoyant Melchior. Tous les ans, à l'anniversaire du jour où il l'avait trouvé, il y menait sa femme et ses enfans, et leur racontait son histoire dont la tradition s'est ainsi conservée à Brême, où l'on montre à tous les voyageurs le monument du songe et du trésor.

ONZIEME NOUVELLE.

L'AVALANCHE

OU LE

CENTENAIRE DES ALPES,

ancienne anecdote suisse.

J'AI fait cet été un voyage en Suisse, et j'ai visité tous les glaciers des Alpes ; je ne prétends point ajouter une description de ces contrées pittoresques à toutes celles qui ont paru. Je ne parlerai de mon voyage que pour raconter une ancienne hisroire, qui intéressera quelques instans, et qui ne sera peut-être pas tout-à-fait inutile aux voisins de ces imposantes et redoutables merveilles de la nature.

Le guide que j'avais pris était un jeune pâtre, agile, courageux, connaissant tous les pics, tous les glaciers, aussi bien que le chamois qu'il poursuivait ; mais naïf, ignorant, et ne comprenant pas trop la curiosité qui nous attirait dans des lieux où l'habitude ne lui faisait rien trouver d'extraordinaire que les dangers dont on était environné. Quelquefois, au milieu d'un vallon dévasté, où l'on ne voyait plus que des rocs dispersés et amoncelés, ou des glaces éternelles, il me disait avec un soupir : voilà où il y avait jadis un beau village ; toute cette partie de la montagne tomba tout-à-coup dessus et l'anéantit à jamais. Là, c'était un hameau entier qui avait été enseveli sous les neiges descendues avec fracas. Ici la terrible avalanche avait

englouti d'immenses troupeaux avec leurs conducteurs. Partout il me montrait des traces de destruction, qu'avaient laissées ces terribles fléaux qui menacent sans cesse le paisible habitant de ces contrées.

— Mais comment est-il possible, lui dis-je, que l'expérience de tant de siécles et de tant de malheurs ne vous ait pas appris à les éviter; non pas en quittant un pays que vous aimez, mais en éloignant un peu plus vos demeures du danger, et surtout en sachant prévoir à l'avance la chûte des neiges ou de portions de montagnes, par quelques observations?

—Vous avez bien raison, monsieur, me dit le jeune guide, il faudrait que nous eussions tous l'âge et l'esprit du vieux berger de la montagne; mais tout le monde ne vit pas jusqu'à

cent ans, et n'en sait pas autant que lui; il savait toujours quand les neiges tomberaient et à quelle place. Si on avait voulu le croire, il aurait sauvé bien du monde. Si monsieur était curieux de lire son histoire et celle de la belle Hildegarde ?

— Très-curieux, mon ami, où la trouve-t-on ?

— Chez notre curé: il a déterré cela dans nos archives, et il l'a arrangée en bon allemand, de manière qu'on peut la comprendre ; car avant il fallait être aussi savant que Nostradamus pour pouvoir la lire, mais notre curé est un habile homme, qui vous a déchiffré cela comme le latin de sa messe.

— Je logeais précisément chez ce bon curé ; le soir même je lui parlai du vieux berger et de la belle Hil-

degarde, et je lui demandai leur histoire qu'il me donna tout de suite. Les jours suivans la pluie me retint au presbytère, et, pour passer le tems, je traduisis en français cette ancienne chronique.

Hildegarde vivait dans la cabane de ses parens, située au pied des Alpes; des gens honnêtes et simples l'entouraient. Le père Conrad avait, dans sa jeunesse, servi l'Empereur Rodolphe en qualité d'Ecuyer. Sa femme Elisabeth avait aussi été élevée dans cette même cabane, ainsi que Hildegarde; elle avait été fille unique et chérie de ses parens.

Hildegarde avait dix-huit ans, son père en avait soixante, et sa mère pas encore quarante; cette différence d'âge, entre les deux époux, offrait,

pour cette contrée et pour ces tems-là, quelque chose de frappant; la jeunesse s'allie volontiers à la jeunesse; pourquoi Elisabeth avait-elle uni son sort à un homme d'un âge aussi disproportionné au sien? voici la solution de ce problême, et quelques détails sur les parens d'Hildegarde.

Elisabeth était belle; elle faisait la joie de ses bons parens et l'admiration de la contrée. Plusieurs jeunes gens se présentèrent pour obtenir la main de cette charmante fille; chacun d'eux espérait de lui plaire et de la conduire dans leur maison, dont elle aurait aussi fait la joie et l'ornement.

Veux-tu t'en aller avec celui-là? disait le père d'Elisabeth à sa fille, à mesure qu'il se présentait un nouveau prétendant.

Moi, vous quitter! lui répondait-elle en se jetant au cou du vieillard; vous laisser seuls, ma mère, et vous dans votre cabane! aller chercher d'autres parens inconnus pour les rendre heureux, tandis que je vous laisserais désolée de m'avoir perdue! non, mon père, celui qui veut nous séparer ne me sera jamais rien.

Les dispositions d'Elisabeth furent bientôt connues. Il se présenta d'autres jeunes gens qui dirent d'abord qu'ils consentaient à rester avec les parens de la jeune fille. Ils furent tous bien accueillis. Obtenez le consentement de notre fille, dirent les bons parens; elle est seule maîtresse de disposer de sa main; celui qu'elle nommera sera notre fils bien-aimé.

Elisabeth voyait bien le désir que ses parens avaient qu'elle leur don-

nât un fils; elle voulait toujours ce qui leur faisait plaisir, mais elle voulait aussi que ce plaisir devînt un bonheur durable, et que ce fils, qu'elle leur donnerait, les aimât comme elle les aimait. Je veux les éprouver, se disait elle à elle-même; elle leur fit un accueil gracieux; elle les recevait avec amitié, et elle étudiait leur caractère avec soin, mais le résultat ne leur fut pas favorable, ils furent tous éconduits, les uns après les autres, avec douceur, politesse et fermeté; ses parens, ne les voyant point revenir s'en affligèrent. Tu ne veux donc pas nous donner un fils? lui dirent-ils:—ouï, mes bons parens, leur dit-elle en les embrassant, c'est un fils que je cherche à vous donner, et non pas un gendre qui attende votre mort avec impatience pour être

le maître de votre cabane, de votre argent et de votre fille. Celui qui ne vous aimera pas comme je vous aime, ne me sera jamais rien. Elle leur raconta ensuite des propos ou des actions de ses prétendans, qui lui avaient prouvé leurs vues intéressées; ils avaient beau les cacher, elle était plus fine qu'eux et savait les pénétrer. Conrad était ami de son père dans leur jeunesse, mais, depuis bien long-tems, ils étaient séparés; le père d'Elisabeth était resté dans sa cabane, et Conrad avait été au service de l'empereur Rodolphe et devint son écuyer; la mort seule put les séparer; elle frappa l'Empereur et Conrad, qui ne voulut point d'autre maître, se retira dans son pays, âgé d'environ quarante ans, mais vieilli par les fatigues de la guerre.

Conrad avait plus d'une fois sauvé la vie à Rodolphe, sans y mettre aucune importance, et uniquement parce qu'il aimait son maître et que c'était son devoir. Rodolphe ne l'avait pas oublié et lui avait fait, en différens tems, beaucoup de beaux présens, en bijoux, en médailles d'or, belles armures, etc. etc. Conrad les recevait avec respect et reconnaissance, comme des gages d'amitié de son Empereur; mais il les étonnait, et se disait à lui-même : pourquoi mon bon maître me donne-t-il toutes ces belles choses, comme si j'étais un prince, et que veut-il que j'en fasse? Il les cachait, n'en parlait à personne, continuant à aller son petit chemin, comme s'il n'avait possédé que son épée, sa bonne réputation, et le

souvenir de son maître dont il parlait souvent.

A son retour dans ses montagnes, l'écuyer trouva que, pendant sa longue absence, ses parens étaient morts; et que son frère aîné avait mangé leur héritage et vendu leur maison, après quoi il était aussi mort dans la misère.

Il n'avait donc plus ni père, ni mère, ni frère, ni demeure, mais il avait des amis d'enfance, et c'étaient les parens d'Elisabeth. Ce fut d'eux qu'il apprit qu'il avait tout perdu, et l'amitié qu'ils lui témoignèrent adoucit l'amertume de ces tristes nouvelles; ils lui offrirent un logement dans leur cabane; il leur promit, en revanche, de travailler pour eux, et cette association les rendit tous heureux.

On n'a pas passé vingt-quatre ans au service d'un Empereur sans apprendre bien des choses, et Conrad parlait fort bien de tout ce qu'il avait appris et de tout ce qu'il avait vu; il avait une foule d'histoires de moines et de revenans auxquelles il ne croyait guère. Il avait joué de bons tours à l'abbé de St. Gall; il avait obtenu de l'Empereur le pardon de la ville de Raperswill, qui avait encouru la disgrâce de son souverain; il racontait toutes les batailles où il s'était trouvé, et parlait de tout de manière à se faire écouter avec plaisir.

Un soir Conrad était sorti pour quelque travail de campagne, Elisabeth resta seule avec ses parens, et, contre son ordinaire, elle était un peu rêveuse. A quoi songes-tu ma fille? lui demanda son père.

Je pensais, répondit-elle en souriant, que j'aimerais un mari comme Conrad, . . . il rentra, et le père ne dit rien ; mais après quelques instans il lui proposa de monter avec lui le lendemain sur la haute montagne, pour faire changer de pâturage aux troupeaux.

Je puis y aller seul, dit Conrad, la course est longue et pénible, elle vous fatiguerait ; je connais fort bien le chemin.

Non, non, dit le vieillard, je veux t'en montrer un tout nouveau pour toi, et que tu ne connais pas ; il souriait en disant cela, et Conrad sourit aussi sans savoir pourquoi. Ils partirent au point du jour, la matinée était belle, le soleil dorait le sommet des glaciers, de légères vapeurs s'élevaient du fond de la vallée, les fleurs

odorantes qu'ils foulaient sous leur pas répandaient leur parfum balsamique ; les troupeaux joyeux faisaient ; de tous côtés, entendre leurs sonnettes.

Voici un charmant endroit pour déjeûner, dit le vieillard en s'asseyant sur une pierre mousseuse au pied d'une melèze, et en sortant de sa poche un pain blanc et une bouteille de vin.

Conrad s'assit aussi, but et mangea avec l'appétit que donne l'air matinal des montagnes ; après une longue course : écoute Conrad, lui dit le vieillard lorsque la bouteille fut vide, le bon vin ouvre le cœur ; je veux te parler avec franchise, réponds-moi de même. Pourquoi ne t'es-tu pas encore choisi une compagne ? croismoi, le mariage est une bonne ins-

titution, et il ne faut pas que l'homme soit seul; il serait tems, ce me semble, de t'en occuper.

Conrad baissa les yeux, cueillit une pensée de montagne, et la regardait en silence. Le vieillard continua : je vois bien que tu nous aimes et que tu te plais avec nous, comme nous avec toi; mais il ne serait pas juste que cette amitié fut un obstacle à ton bonheur : si donc tu as quelque projet de mariage, parle-moi franchement, nous t'aiderons si nous le pouvons.

Bon père, dit alors Conrad en lui prenant la main, jamais je n'aurai de secret pour vous. Souvent à la cour de l'Empereur Rodolphe, j'ai envié le sort des jeunes gens que je voyais se choisir à leur gré une épouse selon leur cœur; mais le mien était

tout à mon bon maître, et tant qu'il a vécu je me serais reproché d'aimer quelqu'un plus que lui, et d'avoir d'autres devoirs à remplir; voilà ce qui m'a détourné du mariage dans ma jeunesse; mais, après la mort de Rodolphe, mon dessein en revenant dans ma patrie était bien de me choisir une compagne qui pût me consoler.

— Eh bien! pourquoi ne l'as-tu pas fait?

— L'envie m'en a passé, dit Conrad après un moment de silence.

— C'est singulier. As-tu été refusé peut-être?

— Non pas encore, mais je crains de l'être, il faut que je vous l'avoue; depuis que je vis avec vous; depuis que je connais votre Elizabeth, je ne vois plus aucune femme qui me

plaise, et pour elle... si jeune, si belle... je n'oserais pas y penser.

— Eh bien, dit Conrad en riant, elle est plus courageuse, car c'est elle qui pense à toi; elle me la dit hier, et ce matin son père te la promet, et il lui tendit la main.

Conrad se croyait au ciel, il se leva, et, debout devant le vieillard, pressant sa main de ses lèvres, il lui dit : Si vous parlez sérieusement, bon père, je suis plus heureux que ne l'a été l'Empereur Rodolphe, jamais je n'ai vu de fille aussi parfaite que la votre, je n'ai pas eu pour les filles de l'Empereur plus de respect que je n'en ai pour elle; c'est un trésor de beauté et de vertu; mais, mon père, ne vous trompez-vous point, n'est-ce point en plaisantant qu'elle a dit qu'elle

préférait un mari de mon âge à tous ces jeunes gens qui l'entourent et cherchent à lui plaire ?

— Elle les a tous éloignés, dit le père, et c'est toi qui lui plaît ; Elisabeth est trop sage pour plaisanter sur un sujet aussi sérieux, elle pensait ce qu'elle disait : « J'aimerais un mari comme Conrad ; » et puisque tu aimerais une femme comme elle, nous voilà tous d'accord à présent, allons changer nos vaches, et nous retournerons à la cabane. En revenant, Conrad était comme un homme qui rêve, il trébuchait à chaque pierre. Il ne pouvait croire à la réalité de son bonheur. Elisabeth, dit-il en s'approchant d'elle, chère Elisabeth, est-il vrai que vous consentiez à m'épouser, à me rendre le plus heureux des hommes ?

Mon père a babillé, dit-elle en riant, et le menaçant du doigt, tendant ensuite sa main à Conrad, elle lui dit : Puisqu'il a trahi mon secret, il faut bien l'avouer; eh bien oui, Conrad, j'aimerais beaucoup un mari comme toi, et si tu me veux, je suis à toi.

Si je te veux, Elisabeth! dit Conrad transporté d'amour et de joie, qu'on m'offre le trône d'Autriche, je le repousserais pour courir à mon Elisabeth. . . . .

Huit jours après se fit la noce, on en parla beaucoup dans le pays, les plus sages disaient, Elisabeth a raison, elle donne à ses parens un gendre qui les aimera.

Une harmonie parfaite régna dans ce ménage; tous les trésors que l'Empereur avait donné à son

écuyer, et dont il ne parla qu'après le mariage, n'ajoutèrent rien à leur bonheur; Elisabeth avait obtenu son but, en donnant à ses parens un fils qui ne les quitterait jamais.

Mais hélas! ils ne jouirent pas long-tems du bonheur de soigner ces bons parens; ils virent encore la petite Hildegarde, ils la sautèrent sur leurs genoux, et sa bouche enfantine les nommait avec tendresse, mais elle avait à peine trois ans, qu'ils moururent, à huit jours de distance l'un de l'autre, en bénissant leurs enfans et en leur faisant promettre de vivre toujours dans cette cabane où ils avaient été si heureux.

La douleur d'Elisabeth et de Conrad fut extrême; le tems seul et leur chère Hildegarde purent l'adoucir; elle fut le seul fruit de leur

union. Et nous allons à présent passer à son histoire.

Hildegarde avait dix-sept ans; aussi belle que sa mère, aussi chérie de ses parens, elle faisait leur orgueil et leur joie: lorsque le jeune Philippe Sarner, fils d'un ancien ami et camarade de guerre de Conrad vint leur faire une visite de la part de son père qui désirait savoir des nouvelles de son vieux compagnon de service; il vivait dans un autre vallon, à une bonne journée des glaciers; Philippe avait été élevé chez un grand père, dans une ville lointaine. A la mort de son aïeul, il revint chez son père, qui, peu de mois après, l'envoya chez Conrad. Il y fut reçu comme l'enfant de la maison, et resta quinze jours avec eux. Tout l'enchantait dans ce séjour,

le tendre attachement entre un vieillard et une femme belle encore ; l'accueil amical qu'on lui faisait ; l'amour paternel et filial portés au plus haut degré entre Hildegarde et ses parens ; mais, par-dessus tout, cette jeune fille si belle et si bonne. — Enfin Philippe était dans une admiration continuelle : on y ajouta encore, en lui faisant voir les beautés naturelles de la contrée. Hildegarde le conduisit partout, et augmentait encore le charme de cette belle nature, par ses réflexions justes et naïves, par un enthousiasme qui n'était que la suite de l'élévation de son ame et de sa piété, et par sa figure charmante. Il paraissait au jeune homme qu'Hildegarde était faite pour tourner la tête à tous les hommes ; la sienne ne résista pas à

cette épreuve, et huit jours n'étaient pas écoulés, qu'il s'était avoué à lui-même, que, sans Hildegarde, il ne pouvait plus y avoir de bonheur pour lui.

Un matin, elle le conduisit aux glaciers, qui étaient pour lui un objet de grande curiosité; depuis le haut la cabane paraissait tout-à-fait au pied : Hildegarde lui parla en riant du danger auquel elle était exposée d'être ensevelie sous une avalanche toutes les fois qu'il tombait une grande quantité de neige; elle lui expliqua ces accidens si communs dans ces contrées.

— Et vous pouvez vivre tranquille avec cette idée? lui dit Philippe, en regardant tour-à-tour le glacier et la jeune fille.

— Ne sommes nous pas toujours

dans la main de Dieu, lui dit l'aimable Hildegarde, il n'a pas besoin d'une avalanche pour disposer de nous, un tourbillon de vent peut vous enlever, un arbre ou un rocher qui tombe vous écraser. Il y aurait, ce me semble, un grand avantage à être enseveli sous les neiges.

Quel avantage? demanda Philippe, en la regardant avec surprise.

C'est qu'aucun de nous ne restera pour pleurer ceux qui auront péri; si nous mourons ainsi ce sera tous ensemble, au même instant et sans souffrir; une mort qui sépare de ce qu'on aime, n'est elle pas mille fois plus cruelle?

Philippe soupira profondément et en silence; il ne pouvait plus détourner ses regards de ces masses effrayantes de neiges et de glaces;

Hildegarde essayait en vain de parler et de porter son attention sur d'autres objets ; l'idée du tombeau glacé qui attendait cette fille chérie, le glaçait d'horreur et d'effroi. La douce gaîté de sa compagne parvint enfin à le distraire en apparence ; ils revinrent à la cabane ; elle raconta en riant à ses parens les frayeurs de Philippe ; ils en firent aussi un objet de plaisanterie en convénant, cependant, que le danger existait, mais qu'ils étaient tranquilles, parce que la mort pouvait les atteindre d'un instant à l'autre de mille manières.

Philippe les quitta peu de jours après pour retourner chez lui, toujours accompagné de la terreur qui l'avait si vivement frappé ; Hildegarde, de son côté, pensait beaucoup à lui, et releva auprès de ses parens

la bonté de son cœur, qui lui faisait partager avec autant d'intérêt les dangers qui les menaçaient

Philippe était extrêmement rêveur depuis son retour : son père lui en demanda la cause ; les enfans, de ce tems là, ne connaissaient pas avec leurs parens la réserve et la dissimulation ; le jeune homme ne fit nul mystère aux siens, de l'effet qu'avait produit sur son cœur l'aimable fille de Conrad. Quel dommage, ajouta-t-il, avec un soupir, que cette charmante fille soit destinée à être ensevelie sous les neiges!

Est-tu fou? lui demanda son père, qu'est-ce que tu veux dire?

— Que la cabane des parens d'Hildegarde est au pied des glaciers, et qu'une avalanche doit enfin l'engloutir, c'est impossible autrement.

Son père se moqua de lui : cette cabane, lui dit-il, subsiste depuis si long-tems; c'était déjà la demeure des parens d'Elisabeth; jamais elle n'a eu d'accidens de ce genre : pourquoi vas-tu t'imaginer qu'il en arrivera ?

— Mon père, j'en ai le pressentiment.

— Eh bien ! épouse-la, mon fils, j'en serai bien aise ; on t'amenera ici et tu n'auras rien à craindre.

Philippe se jeta dans les bras de son père. Oh ! mon père, dit-il, venez : il faut que vous la voyiez, que vous vous assuriez vous-même combien elle mérite de devenir votre fille ; il faut que vous lui persuadiez d'être une femme chérie, et de s'éloigner à jamais du danger qui la menace. Oh ! mon père, si mon

Hildegarde périt sous l'avalanche, vous n'avez plus de fils.

— Tu n'as pas le sens commun avec tes avalanches, dit le vieux Sarner en riant; mais je veux bien aller avec toi chez Conrad; aussi bien je n'ai pas revu mon vieux camarade depuis que nous portâmes ensemble, de la part de l'Empereur Rodolphe, un compliment à l'abbé de St. Gall, qui ne lui fit pas trop plaisir; celui que je vais faire à Conrad au sujet de sa fille lui plaira, j'espère, davantage; et ils partirent le lendemain.

Conrad et Bertrand Sarner furent bien contens de se revoir; Philippe prit le bras d'Hildegarde sous le sien et ils allèrent se promener aux glaciers.

Il n'y a rien à craindre encore,

disait Philippe en les mesurant des yeux, mais quand l'hiver arrivera, quand ces neiges amoncelées recevront encore d'autres neiges, alors, chère Hildegarde, tu ne seras plus ici.

—Plus ici! dit Hildegarde étonnée.

—Non, fille chérie, tu seras chez moi, ma compagne bien-aimée, et à l'abri de tout danger; mon père consent que je t'épouse, si tu le veux, et je n'en doute pas; qui t'aimerait plus que moi? j'ai dit à mon père: j'aime Hildegarde pour la vie. Il m'a répondu: tant mieux Philippe, tu ne pouvais pas faire un meilleur choix.

— Mon père me répondra de même quand je lui dirai: mon père, j'aime Philippe, dit naïvement Hildegarde, ils ne veulent que mon bonheur; mais je te demande encore, pourquoi plus ici? vois-tu, Philippe,

il y a une condition qui tient à notre cabane. S'il y naît une fille, et seulement une fille, elle ne quitte jamais ni la cabane, ni ses parens, et celui qui l'aime assez pour vouloir en faire sa compagne, doit y venir vivre avec elle.

Philippe pâlit, et l'avalanche? répondit-il en tremblant. Eh bien! dit Hildegarde en riant, l'avalanche nous ensevelira peut-être un jour dans le même tombeau. En es-tu effrayé? pour moi mourir ainsi serait tout mon désir, mais ce ne sera pas de si tôt, ne t'en inquiéte pas; elle lui prit le bras et le ramena en courant à la cabane.

Conrad et Bertrand causaient ensemble en buvant, ils n'avaient pas l'air mécontent; cependant un léger nuage obscurcissait leur physionomie.

Vous arrivez à propos, dit Bertrand, en voyant entrer ces jeunes gens; nous parlions de vous. Hildegarde, veux-tu devenir aussi ma fille? ton père s'en rapporte à toi : veux-tu épouser mon Philippe? Si ce n'est que cela, dit Hildegarde, je ne vous ferai pas attendre ma réponse et la voici : j'aime Philippe de tout mon cœur; je veux bien être sa femme et votre fille.

— Voilà déjà une affaire arrangée, dit Conrad; mais veux-tu aller avec lui? car c'est ce que désire son père, Hildegarde, mon enfant, réponds d'après ton cœur! — Oh! non, dit la jeune fille, Bertrand ne peut ni le vouloir, ni le désirer.

— Pourquoi donc? mon enfant, dit le vieux Sarner. Parce que vous êtes père aussi, et si Philippe était

votre seul enfant, voudriez-vous bien qu'il vous laissât dans la solitude privé de ses soins ?

Mais, dit Bertrand, il y a dans la Bible : « la femme abandonnera son » père et sa mère pour suivre son » mari. » N'y a-t-il pas cela, mon enfant ? — Oui, dit Hildegarde en souriant, je l'ai lu souvent ; mais, comme vous le dites, il y a : abandonnera, et non point : doit abandonner ; ce qui prouve que ce n'est pas un ordre positif, et que le choix est laissé à notre volonté, et je ne puis vouloir abandonner mes parens, qui n'ont que moi seule au monde, pour suivre un mari dans une nouvelle famille.

Elle en sait plus que nous, dit le vieux Sarner, et je n'ai plus rien à lui dire ; j'ai d'autres enfans et je vous céde Philippe de bon cœur, c'est à lui à parler.

Et l'avalanche? dit Philippe avec effroi en regardant, tour-à-tour, Hildegarde et le glacier. Tout le monde éclata de rire et se moqua de lui. Il se tut, mais un nuage de tristesse resta dans ses yeux. La gaîté semblait plutôt l'augmenter. On les fiança le soir même; il serra sa promise dans ses bras, et reçut un baiser de sa jolie bouche. Il sourit de plaisir et de reconnaissance; mais des larmes remplissaient ses yeux, et la tristesse perçait encore au travers de cette expression de bonheur. Le mariage fut renvoyé jusqu'à l'hiver à cause des travaux de l'été. Cet hiver, Hildegarde n'existera plus, disait Philippe à son père; je le sens là; jamais elle ne sera ma femme. Puis-je la disputer à la terrible avalanche? Le vieux Sarner ne rit pas cette fois;

car la mélancolie de son fils prenait un caractère qui l'affligeait. C'était le meilleur des fils, il l'aimait tendrement et l'accompagnait souvent chez Conrad. Il proposa à celui-ci de lui bâtir une cabane à côté de la sienne pour lui et pour sa femme. Conrad fut sourd à tout. Faire quitter la patrie à un Suisse n'est pas chose facile ; et Sarner le sentait bien lui-même. J'ai promis, j'ai juré aux parens d'Elisabeth à leur lit de mort, dit Conrad, de ne jamais lui faire quitter cette cabane ; ainsi juge toi-même. Tu as promis ? lui dit Bertrand, je n'ai plus rien à dire, et il n'en parla plus.

Cependant le pauvre Philippe ne pouvait plus écarter l'idée qui s'était emparée si vivement de son esprit ; il y pensait continuellement ; il ne rêvait plus que neige et avalanche,

Quelquefois, au milieu de la nuit, poursuivi par des songes qui lui représentaient son Hildegarde ensevelie; il se levait baigné d'une sueur froide, et entrait dans la chambre de son père en répétant : avalanche! avec un accent terrible. Son père, au désespoir de cet état, faisait tout ce qu'il pouvait pour le calmer; il craignait que son imagination, toujours tendue sur le même objet, sur la même pensée, ne le conduisît enfin à la perte de sa raison. Philippe, lui dit-il un jour : « si tu allais consulter le vieux berger de la montagne? peut-être aurait-il quelque bon avis à te donner. Philippe saisit avidement cette idée. Il avait ouï parler de ce berger comme d'un être extraordinaire. Il avait, disait-on, le don de prédire à l'avance les hivers

neigeux où devaient tomber des avalanches. La plupart des montagnards le regardaient comme un sorcier qui avait commerce avec le diable ; d'autres comme un fripon adroit qui voulait se faire un revenu de sa science. Sarner, lui-même, en avait cette opinion; mais, dans l'état affreux où il voyait son fils, tout ce qui pouvait faire une diversion, ce qui pouvait lui ôter ou, du moins, diminuer ses craintes, paraissait un bien. Déjà l'idée d'aller consulter le vieux berger l'avait un peu ranimé. Bientôt il dit à son père : « je vais chercher le » vieux berger ; s'il me donne de » bonnes nouvelles, si l'hiver n'est » pas menaçant, vous reverrez bientôt » votre fils, et vous le reverrez plus » tranquille. Mais s'il m'annonce des » avalanches!... oh ! mon père ; je ne

» quitte plus Hildegarde ; car je veux » mourir avec elle si je ne peux vivre » avec elle. » Vas, mon fils, dit Sarner en s'essuyant les yeux : puisse le vieux berger te rassurer et te renvoyer plus tranquille à tes parens ! Il partit et passa d'abord chez Conrad où il voulait parler à son amie. Hildegarde, aussi, avait la plus tendre compassion du cruel état où elle voyait son bien-aimé ; elle souffrait autant que lui en le voyant souffrir, et tâchait de le ramener doucement à la raison. « Je voudrais tout quitter » pour toi, lui disait-elle ; mais ne » sens-tu pas combien il serait affreux » et cruel de laisser mes bons pa- » rens ? » — Je le vois, je le sens ; mais faudra-t-il donc te voir périr victime de ton amour filial ? — « Mais, » Philippe, répondit-elle, tu le ver-

» rais tout de même si tes craintes
» se réalisent, après que tu m'aurais
» contrainte à les abandonner. Car je
» croirais toujours que si j'étais restée
» avec eux, j'aurais pu les sauver,
» leur être utile. Je ne me le pardon-
» nerais jamais, ni à toi Philippe, et
» je mourrais désespérée. »

Mais, disait-il encore, engage-les à te suivre; pourraient-ils te refuser quelque chose ?

« Non, Philippe, ils ne me refu-
» seront rien de juste et de raison-
» nable. Ils m'aiment; mais ils ai-
» ment le bon Dieu plus que moi.
» Ils croiraient de l'offenser en quit-
» tant le lieu où il les a appelés à
» vivre et à mourir, quand et com-
» ment il lui plaira. Ils croiraient
» manquer de confiance en lui, et
» faire leur malheur à venir. A leur



» âge, on met plus d'importance
» à la vie à venir qu'au reste si court
» de celle qu'ils ont à parcourir ici
» bas. Non, Philippe, non, je ne
» leur donnerai pas la douleur de
» me refuser quelque chose. Mais
» dis-moi, qui t'a mis dans la tête
» cette funeste idée d'avalanche?

» Personne, Hildegarde, je te le
» jure, c'est un pressentiment qui
» s'empara de moi au moment où
» tu m'en parlas, et qui ne m'a plus
» quitté; je voudrais en parler à
» quelqu'un.

» Parle, si cela peut te calmer;
» mais à qui?

» Je n'ai pas voulu le faire sans te
» le dire; j'ai déjà la permission de
» mon père, et je te demande la
» tienne! Je veux aller en parler au
» vieux berger des Alpes (Hildegarde

» pâlit et baissa les yeux). Qu'as-tu
» donc, chère amie, tu changes de
» visage?

» C'est le prophète de la monta-
» gne, lui dit-elle après s'être un
» peu remise. Je le connais; je l'ai
» vu il n'y a pas long-tems. J'étais
» allée seule au glacier; j'étais assise
» au pied d'un arbre; je pensais à
» toi, Philippe, aux idées sombres
» qui t'occupent. Voilà que tout-à-
» coup, en levant les yeux, je vois
» devant moi le vieux berger avec
» sa longue barbe blanche, appuyé
» sur son bâton. Je ne l'avais point
» aperçu venir; et il me regarda
» d'un air si expressif que j'en fus
» effrayée. Je lui demandai en trem-
» blant ce qu'il voyait en moi qui
» attirât ainsi ses regards. Demeures-
» tu là-bas dans cette cabane, ma

» belle enfant ? Oui, c'est ma de- » meure. — En ce cas-là je te plains. » — Pourquoi ? bon berger. — Je » n'ose te le dire.... Il me serra la » main avec affection et me quitta. Et tu n'en as rien dit à tes parens, Hildégarde ? — Non, je les aurais inquiété.

Touché de la bonté, de la délicatesse de cette excellente fille, Philippe l'embrassa tendrement, elle ne put retenir ses larmes qui coulèrent en abondance. Elle commençait à partager les inquiétudes de son amant ; un voile semblait être tombé de devant ses yeux. — La prédiction du vieux berger lui parut une confirmation des pressentimens de Philippe ; et, pour la première fois de sa vie, elle éprouva un sentiment d'effroi à l'idée d'être

ensevelie sous les neiges. Philippe la pressa alors d'en parler à son père, mais elle rejetta cette idée. Elle savait que Conrad n'y ferait aucune attention, et ne voulait pas courir le risque d'allarmer inutilement sa mère. D'ailleurs elle avait une autre crainte. Le long séjour de Conrad à la cour et dans les armées avait éclairé son esprit; il n'avait aucune des superstitions du peuple; il les méprisait, et il était très-sévère contre ceux qui les entretiennent. Elle était donc persuadée que si elle lui parlait de la rencontre du vieux berger, et de ce qu'il lui avait dit, il en résulterait des choses fâcheuses pour le prophète montagnard. Il fut conclu, entre elle et Philippe, que celui-ci irait à la montagne chercher le vieux berger, et l'engagerait à s'expli-

quer plus clairement. Ses préparatifs faits pour une absence de huit jours, il prit tendrement congé d'Hildegarde. Il se sentait un peu soulagé par l'idée qu'elle partageait ses pressentimens. Elle le vit partir, au contraire, avec un extrême serrement de cœur. Elle éprouvait, pour la première fois, que l'amour avait aussi ses peines. Elle sentait la nécessité de ce voyage pour leur salut commun; mais il n'était pas sans danger, et elle connut aussi le tourment de craindre pour ce qu'on aime. Il devait traverser une partie des glaciers; un seul faux pas pouvait le perdre. Au nom du ciel, prends bien garde, lui disait-elle en pleurant. — Ne t'inquiéte pas, chère fille; je te porte dans mon cœur. Je vais m'occuper de ma sûreté pour la tienne. J'ai à

présent, de bons pressentimens, et l'espoir de te rapporter des consolations.

Il partit; Hildegarde le suivit des yeux jusqu'au détour d'une roche qui le déroba à sa vue. Elle rentra dans sa cabane, s'assit sur son rouet auprès de ses parens; et, en parlant de Philippe, elle parla involontairement des avalanches. Si vous étiez sûr du danger, dit-elle à son père, ne consentiriez-vous pas à quitter votre cabane?

Oh! oh! voilà les frayeurs qui te gagnent aussi. Il ne faut pas tenter Dieu, chère fille, lui seul pourrait nous donner la certitude dont tu parles, et il ne fait plus de miracles. Mais, chère Hildegarde, je t'aime, j'aime ton Philippe. Si tu as peur ici, va avec lui; nous pourrons nous

voir souvent, nous visiter, votre satisfaction sera la nôtre.

Non, mon père, je ne vous quitterai point. Je n'aurais point de bonheur sans que vous vouliez... J'irais volontiers avec toi, chère fille; mais vois-tu, nous ne le pouvons pas. J'ai juré sur les mains de ton grand-père mourant que nous ne quitterions jamais cette cabane, cette propriété qui lui était si chère. Tu dois bien t'en rappeler, car tu étais sur son lit à ses côtés; et il était déjà mort que tu l'embrassais encore en l'appelant ton bon grand-papa. Elisabeth pleurait aux sanglots à ce souvenir. — Non, dit-elle dès qu'elle put parler, je ne quitterai pas cette chambre où mon père a rendu son dernier soupir, ce cimetière où il repose, non pas même pour mon Hildegarde, que

j'aime plus que la vie. Non pas même pour Philippe, s'écria la jeune fille en embrassant sa mère ; je ne quitterai ni vous, ni cette cabane où j'ai vu mourir mon grand-père. Conrad les embrassa toutes les deux. « Ou-
» blies, dit-il à sa fille, ces rêveries
» de dangers qui ne nous ont jamais
» atteints ; ton Philippe les oubliera
» dans tes bras ; ce sont des chimères
» de son imagination et de son cœur.
» Il voudrait réunir autour de toi
» tout ce qu'il aime ; être auprès de
» ses parens, et nous y attirer. Après
» ma mort et celle de ta mère, tu
» pourras aller vivre avec eux, je
» n'exigerai pas que tu restes ici. »
Hildegarde se tut ; l'image que ces derniers mots lui présentait déchira son cœur ; elle craignait aussi de nuire à Philippe dans l'esprit de son père ;

en lui parlant de ses craintes, et résolut de renfermer ses inquiétudes dans son sein. Cependant Philippe continuait sa course dans les montagnes. Tantôt il traversait une belle prairie couverte de troupeaux, auprès desquels étaient couchés les pâtres qui les gardaient ; tantôt il assurait avec peine ses pas sur le glacier, au moyen d'un bâton ferré qu'il enfonçait dans la glace ; bientôt il passait auprès d'une caverne creusée dans le rocher ; un peu plus loin il découvrait un glacier qu'il n'avait pas encore aperçu. Il gravissait d'une pointe de rocher à l'autre ; les pâtres, qu'il rencontrait de temps en temps, lui indiquaient les chemins qu'il devait tenir pour arriver à la montagne du vieux berger. Ce vieillard, presque centenaire, jouissait d'une grande

considération auprès de ses voisins ; ils le consultaient dans leurs entreprises, et, flatté qu'on vint de loin le consulter, il ne renvoyait jamais ceux qui désiraient de lui parler. Philippe était arrivé au sommet d'une roche escarpée ; il voyait les vallons au-dessous de lui à une terrible profondeur ; la cabane de son Hildegarde lui paraissait comme un point. Dieu ! s'écria-t-il, le lieu où je suis est peut-être celui qui doit être la source de leur destruction ! et il regardait dans l'abîme, enfoncé dans ses pensées. —

A quoi songes-tu ? dit une voix derrière lui ; il se retourne, c'est le vieux berger.

Ah ! sois le bien venu ! c'est toi que je cherche, lui dit-il en lui serrant la main.

C'est ce que j'ai appris là-bas, répondit le vieillard d'un ton affectueux, et je suis accouru pour t'avertir de ne pas trop t'approcher de ce précipice; ce lieu-ci est dangereux cette année.

Pourquoi plus dangereux qu'un autre? dit Philippe en reculant un peu, et jetant un regard d'effroi dans la vallée.

C'est ce que je te dirai, jeune homme, si tu veux m'accompagner dans ma cabane; aussi bien je vois que tu as encore d'autres choses à me demander et que ta vie en dépend.

Tu le vois! es-tu donc plus qu'un mortel? non, mon bon Philippe Sarner, je ne suis qu'un mortel; et tu me connais, et tu sais mon nom!

Comment ne connaîtrais-je pas le

fils du brave Bertrand Sarner, l'un de nos plus dignes voisins? Tous les bergers savent que tu es le fiancé de la belle Hildegarde de là-bas; et cette aimable fille ne cache sûrement rien à celui à qui elle a donné son cœur; elle t'aura dit.... . . . . .

Oui, elle m'a dit les choses horribles que tu lui avais fait entendre. — Nous en parlerons; à présent viens avec moi, viens partager mon frugal repas.. . . . .

Ils allèrent à la cabane que le vieillard habitait en été dans ces régions élevées. Elle était entrelacée de branches de sapin et de plantes alpines. La grande et belle gentiane fleurissait tout autour. Le berger offrit à Philippe des galettes de seigle et du laitage. Le repas lui parut délicieux après une marche de deux

jours. Il avait couché à la belle étoile et mangé du pain sec qu'il avait apporté ; la bienfaisante nature lui avait épargné cette nuit là les funestes pressentimens qui le tourmentaient depuis quelque tems.

Après qu'ils eurent bu et mangé, le vieillard lui parla ainsi :

Jeune homme, tu n'as pas l'air de vouloir trahir celui qui te donnera sa confiance. Cependant il faut que tu me promettes le secret, avant que je te découvre ce qui m'a engagé à dire à ton Hildegarde les paroles qui l'ont alarmée ; l'avis que je lui ai donné n'a eu aucun effet encore. Mais tu ne lui as pas donné d'avis, bon vieillard, tu n'as fait que la plaindre.

Je n'ai pas osé en dire davantage. Crois-tu, jeune homme, que la vie

et la liberté n'ayent pas encore quelque prix aux yeux du vieillard? Je compte aujourd'hui ma centième année ; mes membres cependant ont encore de la force, et mon sang de la chaleur. Et pourquoi ne désirerais-je pas d'avancer dans un second siècle en étudiant toujours la nature et les hommes? Je sais que celui que j'aime a le cœur bon ; c'est pourquoi je puis me fier à toi. Ecoutes donc et tu sauras sur quoi sont fondées les marques d'intérêt que j'ai témoigné à ta fiancée sur son sort à venir. As-tu remarqué le glacier près duquel tu étais lorsque je t'ai abordé? Il s'y formera une avalanche si nous avons cet hiver des neiges abondantes; en ce cas-là, en tombant sur le vallon, la cabane de Conrad serait la première qu'elle couvrirait. A ce mot,

Philippe serait tombé d'effroi à la renverse si le berger ne l'avait retenu. Eh bien! n'avais-je pas raison de la plaindre? ajouta-t-il d'un ton solennel. La plaindre... la plaindre, s'écria Philippe.... il faut la sauver, et la chose n'est pas difficile. — Pas difficile. Crois-tu d'y réussir? — Oui, sans doute ... je ne la laisserai point périr, je le dirai à ses parens.... il faut qu'ils quittent leur cabane et qu'ils viennent près de nous. Le vieillard secoua la tête. Pourquoi cet air de doute? dit Philippe interdit?

Parce que je vois que je me suis trompé à ton sujet, je t'ai cru plus réfléchi, Philippe — Pauvre jeune homme! qui te croira lorsque tu annonceras ces choses, ces malheurs qui ne leur sont point encore arrivés? On te prendra pour un insensé; et

si tu dis que tu le tiens du prophète de malheur de la montagne, on enfermera le pauvre vieux berger comme un radoteur dangereux. Voudrais-tu être la cause de la perte du vieux berger? Il se tut, Philippe réfléchit quelques instans. Non, par le ciel, dit-il enfin, je ne voudrais pas en être la cause. Mais comment sais-tu tout? ès-tu en relation avec des êtres d'un ordre supérieur?... Tu dis, s'il tombe d'abondantes neiges, sais-tu s'il en tombera?

Je suis bien aise que tu me fasses cette question, elle me donne un peu plus de confiance en ton jugement. Eh bien, c'est en effet la quantité de neige qui tombera, que je ne sais pas sûrement; si je le savais, je pourrais t'annoncer l'événement avec certitude, mais n'en étant pas

sûr, je ne puis le prédire qu'à demi.

Tu peux donc prédire? Mais d'où tiens-tu ce don? — De la nature; par des moyens à la portée de tous les hommes. La nature est la source d'où je tire mes prédictions. Quand on a vécu cent ans, on peut l'avoir observée au moins quatre-vingt; et quatre-vingts ans d'observations peuvent apprendre bien des choses. Né, élevé sur ces montagnes; y ayant passé une longue vie, elles me sont devenues familières; elles ont un langage intelligible pour celui qui veut y faire attention, et j'ai appris bien des choses de ces roches qui te semblent muettes.

D'abord c'était par curiosité que je les observais; j'ai visité, dans mon jeune âge, tous les coins et recoins

de ces montagnes. Les chasseurs de chamois les plus hardis, n'osaient pas aborder les lieux où mon avide curiosité allait trouver un passage. J'ai roulé dans des précipices où j'aurais dû périr mille fois sans une protection particulière de la Providence. Plusieurs fois, après m'avoir vu gravir de certaines parties des glaciers, on a dit pour moi la messe des morts, dans l'idée que je n'en reviendrais plus. La main du Tout-Puissant m'a toujours soutenu. — Philippe écoutait avec admiration le vieux berger; il se fit montrer par lui les sommets escarpés qu'il avait atteint; il se fit conduire au bord des précipices dans lesquels il était tombé; dans les commencemens, lui disait le vieillard, une main puissante m'a préservé; bientôt

j'appris à marcher avec plus de précaution ; je sus distinguer les quartiers de glace, ou les amas de neige auxquels je pouvais me fier, et ceux qui étaient dangereux. Je visitai plusieurs fois chaque crevasse, chaque fente des glaciers ; j'en reconnaissais les progrès et la marche jusqu'au moment où, prévoyant une chute prochaine, je n'en approchais plus.

Quand me parlerez-vous de l'avalanche ? dit Philippe qui s'impatientait d'être au but de son voyage : — Bientôt, jeune homme, dit le vieillard. Patience, elle ne tombera pas encore. J'ai pu souvent observer des éclats semblables au bruit du tonnerre, qui ont lieu au moment où il se forme une nouvelle fente dans les glaciers. — J'observai

avec soin ces ouvertures. Je voyais que les quartiers de glace entr'ouverts n'attendaient, pour se détacher, que le moment, où, surchargés de neige, ils seraient entraînés par la pesanteur qu'ils amassaient en roulant les neiges qui se trouvaient sur leur passage; et finiraient par couvrir tout le terrain au pied de la montagne; ces événemens devaient nécessairement m'occuper. — Je pouvais alors, en quelque sorte, prévoir à l'avance le moment où ils arriveraient, et sauver peut-être quelques-uns de mes semblables. Cet espoir donnait encore plus de suite et d'activité à mes recherches et à mes observations.

Le premier essai que je fis en ce genre ne me réussit pas. J'avertis les habitans d'une contrée menacée; ils suivirent mes conseils et s'éloignè-

rent à grands frais; mais il ne tomba que peu de neiges cette année là ; les cabanes ne furent point couvertes, et leurs possesseurs y revinrent en me faisant mille reproches. L'année suivante ils furent ensevelis sous l'avalanche et on les oublia.

Ma seconde prédiction eut lieu dix ans après la première ; on n'écouta pas mes avis, l'avalanche tomba, et fit périr une foule d'habitans du pied de la montagne. Alors mes amis me conseillèrent de cesser mes prédictions. Ils me dirent qu'on m'accusait d'être sorcier, d'avoir des intelligences avec le Diable, et de provoquer par lui la chute des neiges. Pour justifier mes prophéties, je n'avais nulle envie de me faire brûler, pas même pour une bonne cause ; je me tus, je me persuadai même

que je n'avais aucune vocation à intervenir dans des événemens qui peut-être étoient des jugemens de Dieu. C'est ainsi que j'ai cessé de prédire; mais ma réputation est restée.

Bon vieillard, interrompit Philippe en lui serrant fortement la main, sauve-moi! sauve mon Hildegarde et ses parens!

Laisse-moi donc achever mon récit, jeune homme. — On aime à raconter à mon âge, et j'en ai rarement l'occasion. — Depuis un couple d'années, en approchant mon oreille d'une fente de ce glacier, j'ai entendu dans l'intérieur une espèce de bruit sourd; ce bruit devient toujours plus fort. Enfin j'ai observé, du pied du glacier, une espèce de vapeur qui s'élevait de la fente principale; et cette observation qui ne manque

jamais, m'annonce que sa chute n'est pas éloignée. J'avais l'esprit rempli de cette idée en revenant du glacier, lorsque j'ai rencontré ton Hildegarde; reconnaissant en elle une habitante de la cabane la plus menacée, je n'ai pu retenir cette exclamation de pitié sur son sort qu'elle vous a racontée. Je n'ai pu la retenir, dis-je, car je ne lui aurais point parlé ainsi, si j'avais réfléchi.

L'homme est tranquille lorsqu'il ignore le danger. Elle ne peut plus l'être à présent, et va souffrir mille fois la mort jusqu'au moment où les glaces la couvriront.

Homme insensible ! s'écria Philippe d'une voix terrible; comment peux-tu parler avec ce sang froid d'un si affreux événement ?

Pourquoi pas? Nous devons tous

mourir ; une mort aussi prompte, aussi imprévue que celle-là, me semble une des plus heureuses.

Comment imprévue !.... Eh ! depuis des mois ma raison s'égare en y pensant ; et depuis ta rencontre la pauvre Hildegarde l'attend à chaqu'instant. Non, bon vieillard, tu ne serais pas assez cruel pour nous annoncer cette mort si tu n'avais pas des moyens pour nous en garantir. Hâtes-toi de me dire ce qui peut me tranquilliser.

Jusqu'à la neige, dit le vieillard, vous devez être tranquilles. Il en faut même une quantité assez considérable pour déterminer la chute du glacier. Il faut pour cela qu'il en tombe plusieurs jours de suite sans discontinuer. J'ai l'œil assez exercé pour juger, du pied de la montagne,

quelle quantité il en est tombé au sommet, et je puis vous avertir du danger deux jours à l'avance. C'est à vous alors à trouver un prétexte pour faire sortir de leur cabane les parens d'Hildegarde avec elle.

Je ne suis pas encore fort à mon aise, dit Philippe; qui m'assurera que la chute et l'avalanche ne viendront pas plustôt que tu ne le dis ?

— Je vous le garantis. Mais si vous connaissez un meilleur expédient, jeune homme, prenez-le si vous le voulez; il en est tems encore.

— Ne te fâches pas, bon vieillard! sois toujours mon ami, mon consolateur, mon ange tutélaire, sans toi je mourrais de mes inquiétudes. — Je t'aiderai, dit le berger, je te le promets. Ayes confiance en Dieu, en mon expérience et tu seras sauvé. Ils

prirent alors congé l'un de l'autre très-attendris. Hildegarde veillait au retour de Philippe. Dès qu'elle l'aperçut sur la montagne, elle vint en courant au-devant de lui. Elle crut voir sur sa figure un présage de bon augure. Tu m'apportes de bonnes nouvelles? lui cria-t-elle de loin. — De très-mauvaises, au contraire, lui répondit-il, mais nous avons, toi et moi, un bon ami de plus, et il récita tout ce qui s'était passé. Hildegarde fut profondément affligée; et ne regarda plus qu'avec terreur le beau glacier dont on lui annonçait la chute. Après avoir réfléchi quelque tems, sa physionomie se ranima. Je l'ai trouvé, dit-elle à Philippe, le moyen de nous sauver tous. Le ciel en soit loué! dit en l'embrassant Philippe déjà tout réjoui,

La douce espérance que le ciel donna à l'homme pour lui montrer, au milieu du mal présent, la perspective du bien à venir entra dans l'ame de ces bonnes jeunes gens.— J'arrangerai, dit Hildegarde, que notre nôce se fasse chez tes parens, et nous la renverrons jusqu'au moment où nous serons avertis, par notre vieux ami, de l'approche du danger.

Bertrand Sarner fut mis dans le secret, parce qu'il savait la visite de son fils au vieux berger; il jura à Philippe de ne rien dire qui pût le compromettre, et de n'en pas même parler à Conrad. Celui-ci n'était pas à son aise, il s'apercevait de la préoccupation de ses enfans : c'est l'inquiétude de la passion qui les tourmente, disait-il en lui-même; ils seront plus calmes après la noce. N'étais-je pas

ainsi avant d'épouser Elisabeth, et ne me suis-je pas calmé depuis ?

La franchise était dans le caractère de Hildegarde, et la dissimulation lui était étrangère. Il lui en coûtait beaucoup de cacher quelque chose à ses bons parens. Pour les engager à consentir que la noce eût lieu hors de chez eux il fallait un prétexte. Elle leur dit que, pour prix de la complaisance de leur céder son fils, le vieux Sarner désirait que le mariage se fît chez lui ; Bertrand fut prié de dire la chose lui-même pour qu'on ne les accusât pas de mensonge. Bonne Hildegarde ! tu ne faisais pas attention que le mensonge n'en était pas moins dans ton cœur quand tu le faisais passer par la bouche de Bertrand. Tu voulais éviter le reproche d'une faute, mais non pas la faute

même, et voilà ce qui arrive souvent aux enfans timides. C'était un premier pas vers la dissimulation; heureuse de n'avoir pas eu d'occasion d'en faire d'autres, et lorsque le jour de la vérité viendra, il sera fait, sans doute, une distinction entre un mensonge, dont le but était louable comme le tien, et ceux qui portent le caractère de la méchanceté. Mais heureux, mille fois, celui qui n'eût jamais besoin de déguiser la vérité! Philippe venait souvent chercher du courage chez le vieux berger, et lui rappeler sa promesse. Il ne lui avait pas encore raconté l'origine de ses pressentimens sur le malheur qui menaçait Hildegarde; il voulait qu'elle-même fut présente à ce récit.

Il avait choisi, pour cette entrevue, la place la plus intéressante qui se

fut encore offerte à lui aux montagnes. Le hasard la lui avait fait découvrir, et (excepté le vieux berger) aucun autre ne la connaissait. C'était un petit vallon tout entouré de collines verdoyantes et peu élevées. Il était traversé par un torrent qui, dans cette saison de l'année, perdait sa violence et coulait avec tranquillité, formant dans le milieu du vallon un joli bassin, semblable à un petit lac, dans lequel se jouaient des oiseaux aquatiques sans paraître craindre les insultes des hommes. Philippe s'était souvent approché du bord du bassin sans que leurs jeux, ni leurs chants en eussent été interrompus. Sur ces bords la nature avait préparé des siéges de mousse; une prairie émaillée des fleurs et des bosquets d'arbustes des montagnes, formaient une

enceinte circulaire. Le parfum balsamique des plantes alpines venait encore charmer un autre sens dans ce site délicieux. Philippe, en le visitant pour la première fois, eut d'abord l'idée de le faire connaître à son amie; il voulait qu'elle sentît, en jouissant de cette belle nature, que la vie est un bien; mais le chemin qui y conduisait était dangereux, et presqu'impraticable; sur un espace d'environ cent pas on n'en faisait pas un qui n'exposât au danger de perdre la vie. Entre deux terribles précipices il fallait descendre un rocher nud, presqu'à pic, où à peine trouvait-on çà et là quelque petite place pour poser le bout de son pied; et pour y arriver, Hildegarde aurait couru un danger aussi grand et plus prochain que celui de l'Emmenthal

Mais Philippe qui ne pouvait ni arrêter la tombée des neiges, ni diriger le cours de leur chute, pouvait tailler le roc, et il l'entreprit. Ce fut avec des peines infinies qu'il parvint à rendre le chemin praticable ; souvent le vieux berger l'avait surpris y travaillant. — Je t'aiderais volontiers, lui disait-il, mais des bras de cent ans ne sont plus propres au travail; j'admire ton entreprise, tu fais présent d'un joli vallon à cette contrée, et la postérité te bénira lors même que ton nom lui resterait inconnu. — Je ne travaille pas pour la postérité, répondit avec candeur Philippe en regardant le vieillard ; j'avoue que mon seul motif a été de procurer du plaisir à celle que j'aime. — C'est ainsi, mon fils, qu'il se fait beaucoup de bien dans le monde, sans que

ceux qui le font s'en Houtent. L'influence du présent sur l'avenir est presque toujours au-delà de la portée des hommes.

La Providence, en ourdissant la toile, en conduit seule les fils; elle seule est dans le secret de son ouvrage. Les malheurs qui frappent une génération, préparent peut-être le bonheur de celles qui doivent la suivre. — A la bonne heure; mais c'est pour Hildegarde que j'ai travaillé. Dimanche prochain, après le service divin, viens dans ce beau vallon; je m'y rendrai avec elle.

Au jour désigné, Philippe vint avec Hildegarde au rendez-vous. Le vieux berger les y avait précédé; mais il s'était caché pour jouir de la surprise de sa jeune amie. On pourrait, à juste titre, nommer ce beau vallon : l'Élisée

des Alpes. Hildegarde en avait ouï parler à un des plus hardis chasseurs de chamois, mais elle le croyait inaccessible aux femmes. Elle fut bien étonnée d'y pénétrer aussi facilement, ne pensant pas encore que la route eut été aplanie pour elle. Au moment où elle eut monté la hauteur qui lui dérobait la vue du vallon, elle resta immobile d'extase; son regard s'anima, ses joues se colorèrent plus vivement. Jamais Philippe ne l'avait vue si belle; elle paraissait la divinité du vallon. Les yeux ardens de son amant se portaient tour-à-tour sur elle, et sur la belle nature qu'elle admirait en silence. Il la serra dans ses bras. Mon Hildegarde, lui dit-il, c'est ici que je voudrais vivre avec toi et oublier le reste du monde. Vois ces deux collines verdoyantes;

Ici rien ne nous menace, ici la crainte ne peut pénétrer ; c'est l'empire de la paix, de l'amour, de mon Hildegarde. — Ah ! mon ami ! je vois à présent que c'est à toi que je suis redevable d'être arrivée ici sans effroi. — Oui, c'est à lui que tu le dois, dit derrière eux une voix. Elle se retourna en jetant un cri de frayeur. Rassure-toi, mon enfant, dit le bon vieillard en sortant de sa cachette et souriant; il n'y a aucun danger ici pour toi. — Ne t'offense pas, lui dit-elle, du mouvement de frayeur que m'a causé ta voix. Je te l'avoue, elle m'a ramené l'idée d'être ensevelie sous les neiges. Il serait doux, peut-être, de mourir avec ce qu'on aime ; mais il est si doux d'y vivre ! — Tu as raison, dit le berger ; celui qui ne sait pas aimer et apprécier cette vie,

n'est pas digne de celui qui doit le suivre. — Tu peux t'en fier à mon expérience ; je n'ai pas toujours couché sur des roses, et cependant je n'ai jamais perdu de vue le but auquel je devais tendre, et pour lequel j'ai été placé en ce monde.

Quel est-il ce but, bon vieillard? dit Hildegarde, apprends-le moi, je t'en prie.

— C'est de mériter, en supportant les peines de cette vie, le bonheur qui nous attend dans l'autre. Qu'ils sont injustes ceux qui se plaignent des maux qu'ils se forment souvent eux-mêmes et qui ne songent qu'aux jouissances d'un instant! Assis sur la pierre mousseuse, ils continuèrent un doux entretien, animé par les discours pleins de sagesse du centenaire. Hildegarde ne pouvait se lasser

d'admirer ce petit vallon d'où l'on n'apercevait ni glace, ni neige, aucun objet menaçant. — Dieu, dit le vieillard, a placé ce lieu de paix et de délices au milieu des dangers, pour nous donner une idée des biens qui nous attendent et nous sont réservés.

Ce mot, dangers, rappela à Hildegarde celui qui les menaçait; le berger lui répéta la promesse qu'il avait faite de les avertir assez à tems pour qu'on pût, non-seulement la sauver elle-même et ses parens, mais encore leurs voisins. J'ai lieu de croire, dit-il, d'après mes observations, qu'il tombera beaucoup de neige cet hiver; mais soyez tranquilles, et suivez à votre plan avec courage....

Ces assurances ramenèrent la gaîté dans l'ame des jeunes gens. Ils firent une excellente collation de fraises

parfumées des Alpes, que le berger avait cueillies en les attendant, et du laitage qu'il avait apporté. Ah! comment ne pas aimer la vie? disait la jeune fille en serrant contre son cœur le bras de Philippe qui la soutenait en s'en allant. Une heure, comme celle que nous venons de passer, compenserait un siècle de peines. En traversant le sentier qu'il lui avait arrangé, des larmes de reconnaissance coulaient de ses yeux. C'est ainsi, lui dit-elle avec tendresse, que nous aplanirons, l'un pour l'autre, la route de la vie.

Le voisinage de Conrad était composé de six familles avec lesquelles il vivoit en parfaite intelligence; Philippe proposa que tous ces bons voisins fussent de la fête le jour de son mariage; ils y auraient été tous,

disait-il à Conrad, si je m'étais marié chez vous ; il ne faut pas qu'ils perdent rien à votre complaisance pour mon père ; je me charge de les inviter. — Il alla effectivement chez tous pour les prier d'assister, comme témoins, à son mariage, et passer quelques jours tous ensemble chez son père. La noce devant se faire en hiver, dans le moment où il n'y a aucun ouvrage pressant, comme je veux toutes les mères je veux aussi tous les enfans ; cela portera bonheur à ma bien-aimée : le jour n'est pas encore fixé, leur dit-il, à cause des préparatifs nécessaires pour recevoir tous nos amis ; je vous en préviendrai d'avance, et je vous demande votre promesse pour vous y rencontrer tous. Je veux que vos cabanes soyent fermées, et que chacun

de vous se réjouisse de mon bonheur. Ils le lui promirent ; ils aimaient Conrad, et se faisaient un plaisir d'assister à une fête aussi intéressante pour lui. Déjà ils regardaient Philippe comme leur bon voisin et ne voulaient pas lui refuser sa première demande.

L'été se passa sans qu'il fut question de la noce ; Conrad ne comprenait rien à ce silence de Philippe et à sa longue patience. Je n'étais pas ainsi, Elisabeth, disait-il à sa femme, lorsque tu m'eus dit oui et levé la main ; je ne pouvais attendre le moment où tu serais toute à moi, et cependant j'avais le double d'âge.

Philippe leur avait dit que tous les voisins étaient invités à la noce. C'est un grand surcroît de dépense

pour Sarner, disait Conrad. Cela fait plaisir à Philippe, lui répondait sa femme ; ils sont riches, et nous n'avons nous pas les bijoux de l'Empereur ?

Tu as raison ; je les avais oubliés, prenons les avec nous à la fête, je les lui donnerai ; il en fera ce qu'il voudra ; je ne garderai que le portrait de l'Empereur. Je veux voir encore, à mon lit de mort, mon bon Rodolphe, et lorsque j'arriverai dans le lieu où l'on est, dit-on, tous égaux ; je lui dirai : mon bon maître, il n'y a pas long-tems que je vous ai quitté.

Enfin l'hiver arriva ; il s'annonça par un peu de neige, dès qu'Hildegarde vit le terrain blanchir, elle s'inquiéta ; il faut fixer le jour, dit-elle à Philippe. — Attendons les or-

dres du vieux berger, répondait-il ; Dieu ! pourvu qu'ils n'arrivent pas trop tard ! s'écria la jeune fille ! — Cependant l'amour ne perdait pas ses droits ; lorsqu'ils avaient été quelques tems ensemble dans la cabane, leurs craintes se dissipaient, ils regardaient tomber tranquillement cette neige qui pouvait être leur tombeau. Nous vivrons, ou nous mourrons ensemble (se disaient-ils l'un à l'autre). — Mais c'était lorsqu'ils étaient séparés que leurs craintes les tourmentaient ; souvent Philippe arrivait hors d'haleine au milieu de la nuit pour s'assurer qu'il n'était rien arrivé. Il attendait, devant la cabane, qu'on en ouvrît la porte. Les montagnes devant lui ne lui paraissaient plus qu'une masse informe et menaçante. Il viendra aujourd'hui

(pensait-il), il faut qu'il vienne, ou ce sera trop tard.

Enfin arriva ce message de malheur et de consolation. — Fixes le jour de ton mariage à après demain, dit le vieux berger à Philippe, les nuages s'accumulent sur le glacier; dans peu de jours il aura sa charge complette de neige, et il sera entraîné.

Philippe se hâta de se rendre à la cabane d'Hildegarde, et la demanda à ses parens pour le lendemain. Ils n'avaient rien compris à ses délais; ils ne comprirent pas mieux cette détermination si soudaine; mais n'ayant rien à y opposer, ils y consentirent. L'ame de Philippe était partagée entre la joie des approches de son bonheur, et les inquiétudes sur l'événement qui se préparait; il était retourné chez son père pour

pour l'aider aux préparatifs. La nuit qui précéda la noce fut terrible. Les vents étaient déchaînés, la neige tombait avec abondance. Chaque minute lui semblait devoir être le terme de ses espérances. Il aurait voulu pouvoir aller à la cabane de Conrad pour savoir si ses amis existaient encore; mais l'obscurité de la nuit, l'impossibilité de trouver son chemin sur les neiges amoncelées par les vents, étaient des obstacles insurmontables. Le vieux berger qu'il avait retenu était sa seule consolation. Il lui assurait que, pour cette journée encore, il n'y avait rien à craindre, et que, tant qu'on n'entendrait pas des craquemens dans l'intérieur du rocher, il pouvait être tranquille. Le jour arriva enfin et la tempête se calma. Le vieux Bertrand envoya ses serviteurs pour

ouvrir le chemin couvert de neige, et Philippe se mit en route sur un traîneau pour aller chercher sa bien-aimée. Oh ! comme son cœur battait en approchant de la cabane ! Il ne fut tranquille que lorsqu'il vit venir au-devant de lui son Hildegarde, car le toît de la cabane était tellement couvert de neige qu'à peine pouvait-on s'apercevoir qu'elle existait encore. Hildegarde n'avait pas passé une meilleure nuit, ils se serrèrent dans les bras l'un de l'autre; encore quelques instans et tu ès sauvée ! dit Philippe. L'état d'anxiété dans lequel ils avaient vécu depuis quelque tems les avait rendu encore plus chers l'un à l'autre. Philippe pressait si vivement le départ que le père Conrad lui dit en riant : quels sont, mon fils, les chimères qui t'occupent de nou-

veau ? Parie que tu penses encore à ton avalanche et que tu crois de nous sauver ? Tu auras beau faire, il n'en sera que ce que le bon Dieu voudra. L'activité de Philippe en redoubla ; il fit dire à tous les voisins qu'il comptait sur eux, et qu'il se croirait fort offensé si un seul individu, grand ou petit, manquait à la noce. Enfin tous les chars, tous les traîneaux furent prêts. Philippe y avait fait mettre presque tous les ustensiles de ménage de Conrad, disant que son père en avait besoin pour la noce. Il resta le dernier pour fermer la cabane, mais il eut bientôt rejoint les voyageurs ; son cœur nageait dans la joie, car son Hildegarde était sauvée. Que Dieu soit à jamais béni ! lui dit-il en passant près de son traîneau où étaient aussi son père et sa mère. Amen ! dit

convives manquait encore ; c'était le vieux berger de la montagne. Le voici, dit Bertrand. Il entra en effet et chacun fut bien aise de le voir. Il était considéré généralement, malgré ses prophéties, à cause de son grand âge. On se rendit au temple ; le nouveau couple était d'une beauté remarquable. L'ame des parens était remplie de joie, et celle des époux d'une tendre émotion ; un respectueux silence régnait dans la nombreuse assemblée. Le père fit un discours simple et touchant et leur donna la bénédiction. Elle est à moi ! s'écria Philippe et rien ... plus rien ne peut nous séparer. On revint à la maison, et tout le monde était disposé à la joie. Le vieux berger saisit un instant où il se trouva seul avec Philippe. Heureux mortel ! lui dit-il, tu dois

te féliciter de ce que tout a si bien réussi. Cette nuit même, ou je suis bien trompé, arrivera la destruction des cabanes de la vallée. J'y ai passé il y a quelques heures; j'ai entendu le bruit sourd qui présage toujours le danger prochain. Une portion considérable du rocher se détachera et la chute de l'avalanche sera terrible. Tu as eu soin, je pense, que personne ne restât en arrière? Oui, dit Philippe, mais je vais m'en informer encore.

La gaîté présidait au repas, et la coupe joyeuse circulait à la ronde. Sarner avait fait plusieurs campagnes qui lui avaient valu plusieurs tonneaux de vin du Rhin, et rien ne lui paraissait trop bon pour ce jour-là. Il était presqu'aussi amoureux d'Hildegarde que son fils. Si je n'avais pas

eu un fils à te donner, lui disait-il, il aurait fallu que tu fusses ma femme. Le berger centenaire paraissait rajeuni. Le sentiment d'avoir sauvé tout ce monde faisait circuler dans ses veines un feu électrique.

Le soir arrive. La gaîté continuait à régner dans l'assemblée. On buvait, on riait, on chantait, on racontait. Tout-à-coup une forte explosion se fit entendre; une seconde la suivit. Le bruit trop bien connu jeta l'épouvante dans tous les cœurs. — Une avalanche! une avalanche! s'écria-t-on tous ensemble.

Elle a frappé toutes vos maisons, dit le vieux berger. Bénissez le ciel! Une femme tomba de sa chaise à genoux en s'écriant : ma mère!... ô Dieu! ma pauvre mère! — Elle vit, dit Philippe; et au même instant

deux de ses valets entrèrent, portant la bonne femme malade qu'ils déposèrent sur un fauteuil auprès de sa fille. Sur l'avis du berger, il avait pris des informations; cette femme seule avait été laissée avec une servante pour la soigner, étant un peu indisposée, alors Philippe avait envoyé à la hâte deux hommes, avec ordre d'amener ces deux femmes de force si la malade résistait. Elle y consentit, quoiqu'avec peine; on la mit dans un traîneau avec la fille qui la servait, et ils étaient à peine à moitié route que l'avalanche était arrivée; sa fille, que l'on rappela à la vie, ouvrit les yeux, vit sa mère devant elle, et fut près de se trouver mal encore de surprise et de joie. Bientôt arrivèrent d'autres habitans du vallon qui ignoraient que ceux du pied du glacier avaient été

sauvés. Jamais on n'avait vu, disaient-ils, une aussi horrible avalanche ; on ne voyait pas une trace des habitations qu'elle avait couverte. Conrad et Elisabeth étaient demeurés comme des statues en écoutant ce récit. Tu as été plus sage que nous, dit Conrad à Philippe ; nous te devons la vie, et tout ce qui nous y attache. — Et notre Hildegarde ? dit Elisabeth. — Et le portrait de mon Empereur ? dit Conrad. — Et le bonheur de vivre tous ensemble ? dit le vieux Surner, car nous ne nous quitterons plus. Le ciel lui-même, en détruisant votre cabane, a rompu votre serment d'y rester et vous la retrouverez ici. La nouvelle qu'on avait apportée avait mis tout le monde en mouvement. Les voisins de Conrad prirent des flambeaux de poix, pour aller se

convaincre eux-mêmes du danger auquel ils avaient échappé. — La femme malade, sa fille et quelques enfans restèrent seuls dans la cabane. On les fit coucher, il ne resta qu'Elisabeth, Conrad, Bertrand, les jeunes époux et le vieux berger. Les autres fils de Sarner étaient à la guerre; ils cherchaient à marcher sur les traces de leur vieux père. — Le vieux berger, pour éveiller les esprits abbattus, les invita à faire circuler la coupe; il réussit dans son dessein, la douce joie vint se rétablir au milieu d'eux. Le centenaire qui leur avait sauvé la vie à tous, était devenu le héros de la fête. On le regardait avec étonnement. Sarner, et Conrad lui-même, lui parlaient avec amitié; chacun le caressait. Comme on t'a méconnu jusqu'à présent! disait Conrad. J'ai

moi-même des reproches à me faire à ton sujet. Je ne t'ai pas nui ; mais je me moquais intérieurement de ta science et de tes prophéties. —

Ce ne sera plus ainsi, disait Bertrand, il deviendra notre oracle.

Animé d'un esprit prophétique, l'ancien des montagnes se levant en secouant sa tête couverte d'une chevelure argentée. — « Oh! mes amis!
» dit-il, ainsi va le monde ; c'est un
» composé d'erreurs et d'imperfec-
» tions. On cherche à opprimer ceux
» qui veulent éclairer ; on poursuit,
» comme sorciers, ceux qui étudient
» avec attention les lois de la nature.
» Mais il viendra le siècle où il sera
» permis de se livrer à cette étude,
» d'étudier le cours des astres et les
» entrailles de la terre ; de parler aux
» fils des hommes de leur origine et

» de leur destination. Mais, dans ce
» siècle, qui sera fier de ses lumières,
» l'homme borné ne pourra cepen-
» dant pas aller contre les décrets
» du Tout-puissant, ni changer les
» lois de la nature et du mouvement.
» Mais si l'on voulait suivre avec
» attention les traces que j'ai obser-
» vées; on pourrait au moins se ga-
» rantir de leurs effets; on pourrait,
» de siècle en siècle, perfectionner
» cette étude, établir des observa-
» tions sur les montagnes. On sau-
» rait comment les lacs se comblent,
» comment les rochers et les glaces
» se détachent de leurs bases, com-
» ment ils sont entraînés par leur
» propre poids, et former sur ces
» indices le plan des précautions à
» prendre pour prévenir le danger.
» J'ai rempli ma tâche et ma car-

» rière ; c'est à d'autres à aller plus
» loin en connaissances que le simple
» et vieux berger de la montagne ». Il
s'était animé en parlant. « Aujour-
» d'hui, continua-t-il d'une voix plus
» faible, j'ai obtenu un beau résultat
» des peines que je me suis données;
» mais je sens que ma vieillesse a été
» fortement ébranlée par les inquié-
» tudes et l'angoisse de mon cœur
» en attendant ce résultat. La joie
» de cette journée est une épreuve
» trop forte pour mes sens affaiblis. »

Cependant la nuit s'avançait et les curieux ne revenaient point encore. Les vieux parens avaient besoin de repos. Ils accompagnèrent le nouveau couple dans la chambre nuptiale. Le vieux Sarner conduisit ensuite Conrad et Elisabeth dans celle qui leur était destinée. Le vieux berger

fut aussi placé dans un bon lit. Sarnet ne put dormir ; l'idée du danger auquel avait échappé son fils était continuellement présente à son esprit ; il attendit le retour de ceux qui avaient été voir l'avalanche. Ils n'avaient trouvé que des montagnes de neige à la place où étaient leurs cabanes : mais ils étaient si contens d'avoir sauvé leurs vies qu'ils ne se plaignaient pas. Ils avaient sur eux leurs plus beaux vêtemens qu'ils avaient mis pour la fête. Leurs vaches passaient l'hiver dans des chalets plus bas, en sorte que leur perte ne consistait qu'en quelques meubles bien simples et dans leurs cabanes. — Dormez tranquilles, leur dit Bertrand, demain nous verrons ce qu'on peut faire pour vous aider. Vous êtes à l'abri, consolez-vous du reste, et il

les invita à se reposer. Pour lui, retiré dans sa chambre, il ne cessa de penser au vieux berger à qui il devait la vie de son fils et de sa belle-fille. Il s'occupa à recueillir, pour le bien de l'humanité, les précieuses observations de cet homme respectable; il voulait aussi, de concert avec Philippe et Conrad, chercher à le rétablir dans l'opinion publique, et détruire les préventions défavorables qui existaient sur son compte; et pour cela ils résolurent de lui proposer d'achever auprès d'eux sa longue carrière. Le jour revint, on se réunit insensiblement autour de la longue table où Sarner avait fait servir un bon déjeûné. Il était intéressant d'observer comme chaque convive entrait avec un air triste et silencieux, et comment, en s'approchant des nou-

veaux mariés, leur physionomie se ranimait. Ils les remerçiaient de les avoir ainsi préservés; ils leur serraient les mains; ils les priaient de leur pardonner s'ils n'apportaient pas à cette fête de la joie et de la gaîté. Dans ce moment entrèrent Conrad et Elisabeth qui portaient une petite cassette. Ils se mirent au-dessus de la table ; chacun voulait leur parler. — Silence, mes enfans! dit Conrad en élevant la voix. Ecoutez-moi! vous parlerez après. Les souverains ne savent souvent pas eux-mêmes comment et pourquoi ils font le bien. Mais Dieu qui est là-haut, et qui leur en a donné l'idée, sait ce qui en résultera. « Il y a bien des années que mon » bon maître, l'Empereur Rodolphe » (dont le corps est dans le tombeau, » l'ame en paradis, et le portrait au-

» dessus de mes armes) jugea à pro-
» pos de me donner beaucoup de
» pierres précieuses qui valent une
» bonne somme d'argent. Jusqu'à
» présent je n'ai su que faire de ces
» bijoux ; j'avais résolu de les donner
» à mes enfans pour présens de noce.
» C'est dans ce but que j'ai eu le
» bonheur de les prendre avec moi,
» et les voilà dans ce petit coffre,
» mais je crois qu'ils serviraient aussi
» peu dans leurs mains qu'entre les
» miennes. Mes bons voisins, je
» change ma résolution ; je veux les
» envoyer vendre à Bâle, et l'argent
» qui en proviendra servira à rebâtir
» vos cabanes, à les garnir, comme
» elles l'étaient, de meubles et d'usten-
» siles. »

Et jusqu'alors, ajouta Philippe, vous resterez avec nous ; nous voulons prolonger la noce.

Ils tombèrent tous à genoux élevant leurs mains vers leur bienfaiteur et poussant des cris de joie. Levez-vous, dit Sarner, c'est Dieu qui vous a préservés ; c'est lui que vous devez remercier. Quand vous vous serez acquittés de ce premier devoir, il vous en reste un à remplir auprès du vieux berger de la montagne ; c'est de lui que Dieu s'est servi pour vous sauver ; c'est à lui que vous devez témoigner ici bas votre reconnaissance. Il ne s'est pas encore réuni à nous ; venez, mes enfans : allons tous ensemble entourer sa couche ; qu'il voie à son réveil ceux qu'il a préservé de la mort. On le suivit dans la chambre où on trouva en effet le corps du bon vieillard couché sur son lit, mais son ame était auprès de Dieu ; son visage était blanc comme

ses cheveux, et la longue barbe argentée qui couvrait sa poitrine. Le sourire du bonheur était sur ses lèvres. Il est allé, dit Sarner, auprès de celui qui l'avait envoyé pour nous sauver, lui rendre compte de sa mission. — Bon vieillard, sois encore notre protecteur! Tous tombèrent à genoux auprès de la couche du centenaire; tous répétèrent la prière de Sarner; tous accompagnèrent le lendemain le cercueil dans sa dernière demeure.

Les joyaux de l'Empereur Rodolphe, furent vendus; les cabanes furent relevées dans le vallon des avalanches; et habitées par des cœurs bons et reconnaissans, dévoués aux enfans de Conrad et de Bertrand; les deux familles restèrent ensemble, et la vie des vieillards se prolongea pendant

un grand nombre d'années. Le berger de la montagne ne fut point oublié de Philippe et d'Hildegarde ; ils en parlaient souvent à leurs enfans en leur disant : sans lui vous n'existeriez pas ; car, depuis long-tems, vos parens auraient été ensevelis sous les avalanches.

Philippe écrivit cette histoire pour conserver parmi nous la mémoire du berger centenaire des Alpes.

DOUZIEME NOUVELLE.

LE ROSIER,

LE MOUTON ET LE PROFESSEUR EN PHILOSOPHIE,

Anecdote imitée de l'allemand.

INTRODUCTION.

J'AI eu le bonheur de connaître dans sa vieillesse le célèbre V*****, auteur de plusieurs excellens traités de morale, et professeur de philosophie et de belles-lettres dans une des plus fameuses universités d'Allemagne ; j'étais souvent admis à sa

table, dans l'intérieur de son aimable famille; c'était là que, lorsqu'il était animé par quelques verres de vin du Rhin, il aimait à nous raconter des anecdotes de sa jeunesse, avec une gaîté, une naïveté qui les rendaient extrêmement piquantes; son âge, sa science, sa célébrité n'en imposaient plus; on riait avee lui d'aussi bon cœur qu'il riait lui-même en se rappelant la petite anecdote que je vais essayer de raconter à mon tour; elle avait eu la plus grande influence sur sa vie, et c'était celle qu'il aimait le mieux à se retracer et qu'il contait avec le plus d'agrément: si je pouvais me servir des propres expressions de l'aimable vieillard, je serais bien sûr de plaire et d'intéresser; mais il y manquerait toujours l'expression de sa belle physionomie, ses cheveux

blancs comme la neige, bouclés avec tant de grâce autour de sa tête, ses yeux bleus un peu ternis par l'âge, mais annonçant cependant encore, et son vaste génie, et la profondeur de sa pensée; son front sillonné de rides mais élevé, ouvert, et d'une beauté remarquable; son sourire si plein d'aménité et de franchise; j'étais très-beau garçon, nous disait-il quelquefois, et personne n'en pouvait douter en le regardant; mais je n'étais point aimable, parce qu'un savant l'est rarement, ajoutait-il en riant, alors personne ne voulait le croire, et pour le prouver il racontait l'histoire suivante :

Je n'avais pas encore trente ans, nous disait-il, lorsque j'obtins la chaire de professeur en philosophie

dans cette université de la manière la plus convenable; je ne vous dirai pas si mon amour-propre fut flatté de cette distinction assez rare à mon âge; peut-être, me dit-il à l'oreille, que je l'avais méritée par mon application et mon travail, mais ce qu'il y a de bon, c'est que je ne la méritais guère au moment où elle me fut accordée; une autre philosophie que celle que je devais enseigner à mes disciples m'occupait bien davantage, et j'aurais mis bien plus de prix à savoir ce qui se passait dans un cœur, qu'analyser le cœur humain en général. En un mot, mes amis, j'étais passionnément amoureux et vous savez tout; j'espère que lorsque l'amour s'empare d'une jeune tête, adieu tout le reste, il n'y a plus de place que pour lui; ma table était couverte

d'infolio de toutes les couleurs, de cahiers de papiers de toutes les grandeurs; de journaux de toute espèce, de catalogues de livres; enfin de tout ce qu'on doit trouver sur les tables de professeurs; mais, de toute cette science, je n'étudiais depuis quelque tems que l'article *rosier*, soit dans l'Encyclopédie, soit dans les livres de botanique ou de jardiniers fleuristes que j'avais pu découvrir; vous allez savoir ce qui me donnait tant de goût pour cette étude, et ce qui faisait que ma fenêtre, pendant les jours les plus froids, était toujours ouverte; tout cela tenait à cet amour dont j'étais possédé et qui était devenu mon unique et continuelle pensée; je ne sais trop comment allaient mes cours et mes leçons, et je suis sûr que, plus d'une fois j'ai dit, *Amélie!* au lieu de *philosophie*.

C'était le nom de ma belle, la plus belle fille en effet de l'université, mademoiselle de B.; son père, militaire renommé, était mort au champ d'honneur; elle occupait avec sa mère une belle et grande maison dans la rue où je demeurais, du même côté et à quelque distance; cette mère, sage et prudente, forcée par les circonstances d'habiter une ville remplie de jeunes étudians de tous les pays, et ayant une fille aussi jolie, ne la perdait pas un instant de vue, et ne la laissait jamais sortir sans elle, mais la bonne dame aimait passionnément le monde et le jeu, et, pour accorder ses goûts avec ses devoirs de mère, elle menait Amélie avec elle dans tous les rassemblemens de vieilles douairières, professeuses, chanoinesses, etc. où la pau-

vre enfant s'ennuiait à périr à faire un ourlet, à tricoter au bas à côté de la partie de sa mère. Il va bien sans dire qu'aucun étudiant, ni aucun homme qui n'avait pas passé cinquante ans n'était admis chez elle. J'avais donc bien peu de moyens de faire connaître et partager mon amour à la jeune Amélie; je suis bien sûr cependant que tout autre que moi l'aurait trouvé ce moyen; mais j'étais tout-à-fait novice en galanterie, et, jusqu'au moment où j'avais puisé dans les beaux yeux noirs d'Amélie cet amour qui m'enchantait et me tourmentait, les miens, ayant toujours été fixés sur des livres latins, grecs, hébreux, chaldéens, etc. n'entendaient rien du tout au langage du cœur.

Ce fut chez une vieille Dame, à

qui j'étais recommandé, que je fis la connaissance d'Amélie; elle était en relation de société avec madame de B**, et ma destinée me conduisit chez elle le jour qu'elle tenait assemblée; elle me reçut, je vis Amélie, et, dès ce premier jour, elle fut gravée en traits de feu dans mon cœur, la mère fronça le sourcil, en voyant un beau jeune homme; mais mon air timide, sage et peut-être un peu pédant la rassura. Il y avait là quelques autres jeunes personnes filles et nièces de la maîtresse de la maison; c'était en été: elles obtinrent la permission de se promener dans un jardin sous les fenêtres du sallon et sous les yeux des mamans; je les suivis et, sans oser parler à la belle Amélie, j'écoutais chaque mot qui sortait de sa bouche.

Sa conservation me parut aussi charmante que sa personne ; elle parla sur divers sujets avec une intelligence au-dessus de son âge ; elle eut occasion de montrer le plus aimable caractère, douceur, bonté, complaisance ; elle réunissait tout ce qu'il fallait pour plaire et pour attacher : à propos de quelques plaisanteries sur les défauts des hommes, elle dit que celui qu'elle redouterait le plus dans eux était la violence, l'emportement, la colère et de ne pas savoir reprimer le premier mouvement ; j'étais naturellement assez doux, ainsi que tous ceux qui ont consacré leur vie à l'étude, et celle de la philosophie n'avait pas été perdue pour moi ; j'aurais voulu oser m'en vanter, mais au moins j'entrai dans son sens, et je dis assez de mal de la colère pour prouver que je

n'y étais pas enclin; j'en fus récompensé par un sourire approbateur, il m'encouragea, et je pris sur moi de parler mieux que je ne m'en serais cru capable devant de belles dames. Amélie... paraissait m'écouter avec plaisir, et c'est là sans doute ce qui m'électrisait, mais lorsqu'elles vinrent à s'entretenir des modes, de leurs chapeaux, de leurs petits ouvrages de femmes, il fallut bien me taire, c'était une langue inconnue; Amélie aussi parla fort peu. Il fut ensuite question des fleurs qui ornaient le jardin; chacune vanta celle qu'elle préférait, je ne m'y entendais guères plus qu'aux modes; mais je pouvais aussi avoir mon goût particulier, et j'attendais, pour me décider, de connaître celui d'Amélie; elle se déclara pour les roses, et s'anima beancoup

en parlant de sa fleur favorite ; on était tenté d'avertir sa modestie de leur ressemblance ; de ce moment la rose devint pour moi la reine des fleurs.

Amélie, lui dit en riant une petite espiégle au sourire malin, combien sont péris de rosiers cet hiver ?

Aucun, répondit-elle, j'y ai renoncé, cette éducation est vraiment trop pénible, trop ingrate et sans doute je n'y entends rien, mais j'en suis bien fâchée, et j'aurais les plus grandes obligations à la personne qui me donnerait ce talent.

Je m'enhardis à lui demander l'explication de ce qu'on venait de lui dire et de sa réponse, elle me la donna ; « vous venez d'entendre, me dit-elle, que j'aime les roses avec passion ; c'est un goût de famille,



maman les aime encore plus que moi; depuis que je puis penser à quelque chose, j'ai eu le désir et l'ambition de lui offrir pour ses étrennes du 1.er de Janvier un beau rosier fleuri, et je n'ai pu y parvenir (*) chaque année. J'élevais en cachette une quantité de rosiers dans des vases; la plupart périssait dès les premiers froids, et je n'ai pu encore avoir le plaisir d'en offrir un à ma bonne maman ». J'étais si peu au fait de la culture des fleurs que j'ignorais absolument qu'on pût avoir des roses au fort de l'hiver; dès que je sus que

(*) On ne connaissait pas en Europe les charmans rosiers du Bengale, qui donnent sans peine des roses dans toutes les saisons; mais elles sont privées du parfum des roses européennes.

ce n'était pas un miracle, et qu'il ne fallait que des soins soutenus, je me promis à moi-même que le premier de Janvier ne se passerait pas cette année là sans qu'Amélie pût offrir un rosier fleuri à sa mère : on rentra dans le sallon ; j'avais si bien l'oreille au guet sur tout ce que disait Amélie que je l'entendis demander tout bas mon nom à l'une de ses compagnes. Ah ! s'écria-t-elle, je le connaissais de réputation ; on dit que c'est un auteur, et qu'il est si savant qu'il est déjà professeur ; je ne l'aurais pas deviné ; il n'a l'air ni fier, ni pédant. Ah ! que je sus gré à ma science qui faisait qu'Amélie avait entendu parler de moi ! Dès le lendemain matin j'allai chez un jardinier, commander une cinquantaine de pieds de rosiers de tous les mois en vases ; il y aura bien

du malheur, pensais-je, si dans ce nombre il n'y en a pas un qui fleurisse; je pris tous les renseignemens du jardinier. En revenant de chez lui, je passai chez mon libraire, j'achetai quelques volumes sur la culture des fleurs et des arbrisseaux, et je rentrai chez moi plein d'espérance; je voulais accompagner mon rosier d'une belle lettre, où je demanderais d'être admis chez Mme de B** et d'enseigner à sa fille l'art d'avoir des roses en hiver: voilà pourquoi je tenais à les cultiver moi-même, plutôt que d'en acheter un tout fleuri, et la jolie leçon, et la charmante écolière me plaisaient beaucoup plus que mes cours de philosophie. Je bâtis là-dessus le plus joli des romans, et je ne doutai pas du succès; mon pot au lait n'était pas aussi avancé que

celui de Perrette, elle le tenait sur sa tête, et mon rosier n'était pas encore transplanté dans son vase; mais je le voyais tout en fleurs et prêt d'être offert à Amélie; en attendant je n'étais heureux qu'en imagination, je ne voyais point Amélie, on ne m'invitait plus dans les sociétés des mères, on ne lui permit pas d'aller dans celles des jeunes personnes; il fallut donc me borner, jusqu'à ce que mon introducteur fut en état d'être présenté, à la voir passer tous les soirs à côté de sa mère pour aller dans les assemblées; heureusement pour moi, Mme de B** craignait la voiture et préférait d'aller à pied. Je savais l'heure où l'on s'y rendait; j'appris à distinguer du son la cloche de leur porte de toutes celles du quartier. Ma fenêtre, au plein pied,

était toujours ouverte ; dès que je les entendais sortir, je saisissais, au hasard, sur ma table un livre, une brochure, un manuscrit ; je m'établissais à côté de ma fenêtre avec l'air profondément occupé de ma lecture qui souvent était tournée du haut en bas, et je voyais alors, presque tous les jours un instant, la belle Amélie, et cet instant suffisait pour m'y attacher toujours plus ; l'élégante simplicité de sa parure, ses beaux cheveux noirs rattachés autour de sa tête et bouclés sur son front, sa taille svelte, sa démarche à la fois noble et légère, le joli pied que le soin de ne pas salir sa robe blanche laissait entrevoir, enflammaient mon imagination. Tandis que son maintien décent et posé, ses attentions pour sa mère, l'air affable avec lequel elle saluait

les personnes d'un rang inférieur, touchaient toujours plus mon cœur; je fis d'autres remarques qui, malgré ma défiance de mes moyens pour plaire, me persuadèrent enfin qu'elle avait fait quelque attention à moi et que je ne lui étais pas tout-à-fait indifférent; par exemple, elle tâchait de prendre, en sortant de chez elle, le côté de la rue opposé à ma demeure; si elle avait passé dessous, elle n'aurait pu ni me voir, ni être vue: comme j'avais toujours l'air absorbé dans ma lecture, elle ne se doutait pas que je la voyais aussi bien, et lorsqu'elle s'approchait de ma demeure, elle avait toujours à dire un mot à sa maman et le disait assez haut: prenez-garde, maman, appuyez-vous plus fort; n'avez-vous pas bien froid? Je baissais alors ma

lecture, je regardais, je saluais, et presque toujours je rencontrais un regard furtif d'Amélie qui baissait les yeux en rougissant et me rendait mon salut; la maman, toute enveloppée dans ses coiffes, ne voyait rien; moi je voyais tout, et je livrais mon cœur à la plus douce espérance. Une légère circonstance l'augmenta encore; j'avais fait paraître un ouvrage intitulé : *Abrégé de philosophie pratique*, c'était un extrait de mes cours, il avait eu du succès, et l'édition en était épuisée; mon libraire, qui savait que j'en avais quelques exemplaires, vint me prier en grâce de lui en céder un pour une de ses pratiques, qui le désirait vivement, et il me nomma M.lle Amélie de B**, je sentis que je rougissais de plaisir; pour cacher mon trouble, je demandai en

riant, et d'un air indifférent, ce qu'une aussi jeune personne voulait faire d'un ouvrage aussi sérieux; « le lire, Monsieur, sans aucun doute, me répondit le libraire, M.lle Amélie n'est pas comme les autres jeunes personnes, elle lit peu de romans et préfère les ouvrages utiles; il m'en nomma plusieurs très-estimés qu'il lui avait fournis et qui me donnèrent une haute opinion de son goût, de son jugement et de son instruction; à son impatience, ajouta-t-il, d'avoir le vôtre, je puis bien vous répondre qu'il sera lu avec un grand plaisir; elle a envoyé plus de dix fois chez moi pour l'avoir, je le lui ai promis pour demain, et je vous prie de me mettre à même de tenir ma promesse »; je tremblais de joie et d'émotion en lui remettant les volumes, à l'idée qu'Amélie

lirait mes pensées et les approuverait, qu'elle apprendrait à me connaître, et mon amour et mon espoir en prirent de nouvelles forces.

Le mois d'octobre arriva et, avec lui, mes cinquante vases de rosiers qu'on me fit payer tout ce qu'on voulut, et que je fus aussi content d'entasser dans ma chambre qu'un avare le serait en voyant arriver des sacs pleins d'or; ils avaient tous l'air assez languissant, parce qu'ils n'étaient pas encore repris; je relus tout ce qu'on a écrit sur la culture des rosiers avec plus d'attention que je n'avais lu mes anciens philosophes et je n'en fus pas plus avancé; je vis que cette science, ainsi que toutes les autres, n'a aucune règle fixe, que chacun vante son système et le croit le meilleur de tous, quoiqu'il soit

diamétralement opposé à celui de tous ses confrères. Un de mes auteurs jardiniers voulait que les rosiers fussent à l'air le plus possible, un autre recommandait de les tenir renfermés avec le plus grand soin; l'un voulait des arrosemens fréquens, un autre les défendait absolument. C'est comme pour l'éducation des hommes, dis-je en fermant les livres avec dépit, toujours des extrêmes, toujours des systèmes exclusifs; essayons avec mes rosiers un juste milieu entre tous ces avis opposés; j'établis un bon thermomètre dans ma chambre, et, suivant ses indications, je les sortais ou je les renfermais, et l'on juge que cinquante vases, à qui je faisais faire cet exercice trois ou quatre fois par jour suivant les variations de l'athmosphère, ne laissèrent pas que de

me donner beaucoup d'occupation. Ah ! comme le célèbre professeur de vingt-huit ans aurait bien mérité qu'on lui reprît la chaire et qu'on le remît à l'école plus enfant mille fois que les plus jeunes de mes écoliers ! je leur donnais à la hâte[1], et par routine, des leçons de philosophie en pensant à Amélie et à mes rosiers dont je revenais m'occuper toute la journée.

La mort de la plupart de mes élèves diminua cependant bientôt mes occupations ; plus de la moitié ne reprit pas du tout, il fallut les jeter au feu ; un quart de ceux qui restèrent en vie après avoir poussé quelques petites feuilles le long de la tige s'en tint là, plusieurs prirent une teinte jaune et noirâtre et ne donnèrent pas la moindre espoir

de fleurir ; quelques-uns poussèrent beaucoup, mais seulement des feuilles ; d'autres, à ma grande joie, se couvrirent de boutons, mais ils ne tardèrent pas à prendre un petit cercle jaune que les fleuristes nomment le collier et qui est pour eux une maladie mortelle ; leur queue se tord, ils penchent pendant quelques jours et tombent enfin l'un après l'autre sur la terre du vase, et bientôt il n'en reste pas un seul sur les arbustes ; je voyais ainsi mon espoir se dessécher, et plus j'avais de soin de mes pauvres invalides, plus je les promenais d'une fenêtre à l'autre et plus ils étaient malades. Enfin un d'entr'eux, un seul me paie de toutes mes peines, il était très-garni de feuilles et formait un beau buisson ; une branche vigoureuse s'éleva dans le milieu

et le couronna de six beaux boutons, qui ne prirent point le collier, grossirent, se gouflèrent, et laissèrent même voir, au travers de leur calice, une légère teinte couleur de rose; il y avait encore six grandes semaines avant le nouvel an, et certainement quatre au moins de mes chers boutons devaient être épanouis, me voilà récompensé de tous mes soins; l'espoir consolant rentre dans mon cœur, je regardais, à chaqu'instant, mon bel ambassadeur avec joie, avec complaisance.

Le 27 novembre, jour mémorable pour moi et que je n'ai pas oublié, le soleil brillait de tout son éclat, j'en bénis le ciel et je me hâtai de porter mon beau rosier et ceux de ses camarades qui vivaient encore sur un péristile au midi du côté de

la cour ; on sait déjà que je logeais à plein pied ; je les arrosai, j'admirai mes beaux boutons, j'allai ensuite, comme à l'ordinaire, donner mon cours de philosophie, puis je dînai, je bus à la santé de mon rosier et je revins m'établir auprès de ma fenêtre avec un grand battement de cœur.

La mère d'Amélie avait été légèrement malade ; depuis huit jours elle n'était pas sortie de chez elle, et je n'avais, par conséquent, pas aperçu mon Amélie ; les premiers jours je vis entrer le médecin, inquiet pour elle, je me trouvai sur son passage, je le questionnai et je fus rassuré ; je sus aussi par lui que la vieille malade était rétablie et devait faire sa sortie le 25 novembre pour une assemblée de gala chez une baronne qui logeait au bout de notre

rue ; j'étais donc sûr de voir passer Amélie, et huit jours de privations y mettaient encore un nouveau prix ; certainement M.me de B** n'attendait pas cette assemblée avec autant d'impatience que moi, elle y était toujours une des premières ; cinq heures avaient à peine sonné que j'entendis la cloche de leur porte, je saisis un livre, me voilà à mon poste, et bientôt je vois paraître Amélie, éblouissante de parure et de beauté, donnant le bras à sa mère ; jamais encore l'éclat de sa figure ne m'avait autant frappé ; cette fois elle n'eût pas besoin de parler haut pour attirer mes regards, ils étaient attachés sur elle et lui parlaient un langage qui n'était pas douteux, mais les siens étaient baissés, et cependant elle devinait que

j'étais là, car elle passa lentement et prolongea ainsi mon bonheur; je la suivis des yeux jusqu'à ce qu'elle fut entrée dans la maison où elle devait passer la soirée; alors seulement sa tête se tourna de mon côté comme un éclair, la porte se ferma, elle disparut, mais resta présente à mon cœur; je ne pouvais ni fermer ma fenêtre, ni cesser de regarder l'hôtel de la baronne; comme si j'avais pu voir Amélie au travers des murs, je restai là jusqu'au moment où les objets s'obscurcirent, les jours sont courts en hiver, l'approche de la nuit et un air un peu plus frais me rappelèrent que mon rosier était encore sur le péristile; jamais il ne m'avait été si précieux; je vais pour le rentrer, à peine suis-je dans l'antichambre que j'entendis sur le péris-

tile un singulier bruit comme d'un animal qui broûte et remue des grelots ; je frémis, je cours, et j'ai la douleur de trouver un mouton établi auprès de mes rosiers et prenant là son repas du soir avec avidité.

Je m'empare de la première chose que je trouve, c'était une pincette de cheminée ; je veux chasser la bête gloutonne ; hélas ! c'était trop tard, elle venait d'accrocher la belle branche aux boutons, elle les avalait l'un après l'autre, et, malgré l'obscurité, je vis encore, au-devant de son museau, le plus avancé de tous qui fut croqué comme les autres. Je vous le jure, mes amis, je n'étais ni violent, ni emporté, mais, à cette vue, je ne fus pas le maître de moi-même ; sans trop savoir ce que je faisais, je décharge un coup de ma pincette sur

l'animal paisible qui détruisait mes espérances et je l'étendis à mes pieds.

Je ne le vis pas plutôt sans mouvement que je me repentis de ce que j'avais fait tuer une pauvre bête sans défense et n'ayant pas la conscience du mal qu'elle fait; cela n'était digne ni d'un professeur en philosophie, ni de l'adorateur dévoué de la belle Amélie; mais aussi, manger mon rosier, mon seul espoir pour être admis chez elle! quand je pensais qu'il était anéanti, je ne me trouvais plus si coupable. Cependant la nuit devenait obscure, j'entends passer une vieille fille de basse cour, et je l'appelle. Catherine, lui criai-je, apportez votre lumière; il y a bien du mal ici, vous laissez la porte de l'écurie ouverte, celle du péristile à la cour l'est aussi, un de vos mou-

tons est venu brouter mes rosiers et je l'ai fort maltraité.

Elle arriva bientôt avec la lanterne à la main ; ce n'est pas un de nos moutons, me disait-elle en s'approchant, je viens d'y regarder, l'étable est fermée et ils y sont tous. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! que vois-je ? . . . dit-elle quand elle fut tout près, c'est le mouton chéri de notre voisine M.lle Amélie de B** qui est si jolie et si bonne ; pauvre Robin ! qu'est-tu venu faire ici ? oh ! comme elle va être fâchée ! Et moi, mes amis, peu s'en fallût qu'Amélie ne perdît du même coup son mouton et son amant ; je tombai presque à côté de Robin, tant je me sentais défaillir. — De mademoiselle Amélie ! dis-je avec une voix tremblante, est-ce qu'elle a un mouton ?

Ah ! mon Dieu ! non, elle n'en a plus à présent que le voilà les quatre fers en l'air. Ah ! comme elle va pleurer tout son saoul la pauvre petite ! c'est le seul plaisir que sa mère lui accorde, elle l'aimait comme ses yeux. Voyez le joli collier qu'elle lui a brodé de ses belles mains. Je me baissai, il était de maroquin rouge, garni de grelots ; elle avait brodé dessus en fil d'or, *Robin appartient à Amélie de B**, elle l'aime et prie qu'on le lui rende*. Ah Dieu ! elle l'aime, et je l'ai tué ! elle prie qu'on le lui rende et le voila étendu sans vie ! Que va-t-elle penser du barbare qui l'a assommé dans un mouvement de colère ? c'est le vice qu'elle déteste ; elle avait bien raison, puisqu'il lui a été si fatal, elle va prendre en horreur le meurtrier de Robin, et

je l'ai bien mérité ; mais s'il n'était pas mort, s'il n'était qu'étourdi du coup.... Catherine, courez vite chez l'apothicaire, demandez-lui de l'éther, de l'eau de luce, de la corne de cerf, allez donc vite.

Mon Dieu, Monsieur, je ne saurais pas dire toutes ces drogues d'enfer. — Et bien demandez seulement ce qu'il faut pour faire revenir un mouton.... non, ne parlez pas de mouton, dites que quelqu'un est évanoui et qu'on vous donne de quoi le ranimer. Catherine part, et moi, assis à terre, à côté du mouton d'Amélie, je tâche de me persuader qu'il vit encore, je le soulève sur ses quatre pattes, elles cèdent, et il retombe plus étendu que jamais ; je tâche de lui faire ouvrir la bouche, mon bouton de rose était encore entre ses

dents hermétiquement fermées, son collier le serre peut-être, en effet le cou avait gonflé; je le détache avec assez de peine, il tombe quelque chose à mes pieds, que je relève et que je mets machinalement dans la poche de ma veste, sans regarder ce que c'était, tant j'étais absorbé par le désir de ressusciter Robin! je le frotte de toutes mes forces; je m'impatiente du retour de Catherine; elle arrive une petite bouteille à la main et s'écriant suivant sa coutume:
— Tenez, Monsieur, voila la drogue; mais ce Mr. Apothicaire dit que cela ne vaut rien pour le mouton évanoui; comment, causeuse, vous avez dit....
— Dame, Monsieur, il a bien fallu dire qui c'était cette personne évanouie; mais certes non, je ne suis pas causeuse, je n'en ai pas ouvert

la bouche à M.lle Amélie, elle me faisait trop pitié; faut pas ajouter affliction à l'affligé, dit la Ste. Bible.

Que voulez-vous dire, Catherine, où donc avez-vous vu M.lle Amélie, et de quoi s'affligeait-elle, si elle ne savait pas la mort de son mouton? parlez donc, parlez!

Oh! Monsieur, je ne demande pas mieux, c'est un terrible jour que celui-ci pour cette pauvre fille, et c'est bien pis que le mouton; elle était tout là-haut le long de la rue, cherchant une bague qu'elle a perdue : ce n'est pas peu de chose au moins; c'est la bague de feu son père que l'Empereur lui avait donnée, et qui vaut, dit-on, plus de louis que je n'ai de cheveux sur la tête. Sa mère la lui avait prêtée, aujourd'hui qu'elle voyait du si beau monde, pour

se faire brave, et puis voilà que mon étourdie l'a perdue; elle ne sait quand, ni où; elle s'en est aperçue en tirant son gant pour goûter: vous jugez si elle est devenue bleue et si elle a pu manger seulement une tartelette, la pauvre âme!

Elle a vite remis son gant pour que sa maman ne vît pas que sa bague manquait et qu'elle a pu se sauver; comme il n'y a pas bien loin elle est venue toujours courant chercher partout et elle n'a rien trouvé; si vous aviez vu son chagrin! elle me fendait le cœur; il faut que je retourne, disait-elle, chercher partout: mes bons amis, je donnerai tout ce qui dépendra de moi à qui me la trouvera, et ma bonne amitié par dessus; et vous jugez, si on cherche exactement. Monsieur, je vais chez

cher aussi. Si vous ressuscitez le mouton, et si je trouve la bague, tout ira bien pour nous et pour la pauvre enfant.

Elle me quitta : pendant qu'elle parlait avec tant de volubilité, je me rappelai que ce qui était tombé du collier du mouton avait la forme d'une bague. Serait-il possible ? je le sors de ma poche, je le regarde, et jugez de ma joie, c'était le solitaire de Mme de B**, très-beau en effet et d'un très-grand prix ; un pressentiment secret me dit que c'est un moyen de se présenter, plur sûr que le rosier, et de se faire pardonner le meurtre du mouton ; je presse la précieuse bague contre mon cœur, contre mes lèvres, je m'assure que le mouton est bien mort, et le laissant étendu auprès des rosiers qu'il

a dépouillés, je cours à la rue, je renvoie tous ceux qui cherchaient inutilement et je m'établis sur ma porte en attendant le retour de mes voisines; je vois de loin le flambeau qui les précède, et bientôt je distingue leurs voix et je comprends qu'Amélie a avoué son malheur; la mère grondait vivement, la fille pleurait doucement et disait : bonne maman, nous la retrouverons peut-être. Ah! oui, peut-être, répondit la mère avec humeur, elle est de trop belle prise pour celui qui la trouvera, l'Empereur l'avait donnée à feu ton père, lorsqu'il lui sauva la vie dans une bataille, il en faisait plus de cas que de tout ce qu'il possédait, et tu vas la perdre! c'est moi qui ai eu tort de te la prêter. Depuis quelque tems on ne sait ce que tu fais, ni ce qui

te passe par la tête, tu n'en as non plus que ton mouton ; perdre ma belle bague!.. non, jamais je ne te le pardonnerai. J'entendais tout cela en les suivant à quelques pas de distance; elles arrivèrent et j'eus la cruauté de prolonger de quelques minutes le chagrin d'Amélie; je voulais que ma trouvaille me valut l'entrée de leur maison et j'attendis qu'elles eussent monté leur escalier, alors je me fais annoncer comme apportant des bonnes nouvelles ; je suis introduit et je présente respectueusement la bague à M.me de B**, en jetant un coup d'œil sur sa fille. Bon Dieu ! qu'Amélie était contente ! elle ne savait ce qui lui faisait le plus de plaisir, d'avoir retrouvé la bague, ou que ce fût moi qui l'eût trouvée ; combien sa joie et son émotion l'em-

bellissaient encore! n'osant m'embrasser, elle se jeta au cou de sa mère, et, se tournant de mon côté les yeux pleins encore de larmes et rayonnans de plaisir, elle joignit ses mains. Oh ! monsieur, me dit-elle, que d'obligations, quelle reconnaissance!

Ah ! mademoiselle, lui dis-je en joignant aussi les mains ; vous ne savez pas à qui vous adressez le mot de *reconnaissance*? — A celui qui vient de me faire un bien grand plaisir. —

A celui qui vient de vous faire une peine cruelle, au meurtrier de Robin; j'ai tué votre mouton.

— Vous, monsieur! je n'en crois pas un mot; pourquoi m'auriez-vous fait ce chagrin? vous n'êtes pas méchant. — Non, mais j'ai été bien malheureux, Robin est venu chez moi, le pauvre Robin, victime d'un mouve-

ment de colère, n'existe plus. En détachant son collier que je vous rapporte aussi, votre bague engagée dessous est tombée; vous aviez dit ou promis une grande récompense à qui la retrouverait; j'ose la solliciter. Accordez-moi mon pardon de la mort de Robin.

Et moi, monsieur, je vous en remercie, s'écria la mère, je n'aimais point ce Robin, qui occupait sans cesse Amélie, et m'ennuyait de ses bélemens, et si vous ne l'aviez pas tué, le ciel sait où il aurait emporté mon diamant; mais comment s'était-il niché sous ce collier? Amélie, explique-moi cela.

Amélie avait le cœur un peu gros; elle était aussi fâchée que ce fut moi qui eut tué Robin que de sa mort. — Pauvre Robin! dit-elle en

essuyant une larme, il aimait un peu trop à courir, avant de sortir je lui ai attaché son collier pour qu'il ne se perdît pas, toujours on me l'a ramené,.... quand on lisait ce que j'ai brodé,.... et cette fois il ne reviendra pas,.... ma bague aura glissé dessous le collier et se sera accrochée à sa laine; vous m'avez appelée, maman, j'ai vîte mis mes gants, et je ne m'en suis aperçue qu'à l'assemblée; quel mauvais moment j'ai passé! mais le pauvre Robin a été bien plus malheureux que moi. Quelques larmes coulaient encore, elles tombaient brûlantes sur mon cœur.

Quel bonheur qu'il soit d'abord entré chez notre voisin!

Oui, pour vous, dit Amélie, mais pour lui, il a été reçu bien cruellement; était-ce un si grand tort,

Monsieur, que d'aller chez vous? Sans doute, je suis bien aise que cela vous ait fait trouver le diamant de maman : mais il n'en est pas moins vrai, cependant, qu'il faut être bien violent, pour tuer un pauvre mouton, parce qu'il vous fait une visite; vous disiez une fois tant de mal de la colère, vous m'avez bien trompée, je n'aurais jamais cru cela de vous, M^r le professeur : – Et moi bien moins encore, mademoiselle ; j'aurais, je crois, payé de ma vie celle de votre mouton si je l'avais connu ; il était nuit et je n'ai vu son collier, je n'ai su qu'il vous appartenait que lorsqu'il n'était plus tems, je lui aurais tout pardonné. — Grâces au ciel donc que vous ne l'ayez pas connu, s'écria la mère, où serait à présent ma bague?

Il m'avait fait, continuai-je, un

si violent chagrin que, pour la première fois de ma vie, j'ai eu un mouvement de colère dont il a été la victime plus que jamais; j'ai ce défaut en horreur, il a coûté la vie à votre Robin, et si je n'obtiens pas votre pardon il me coûtera la mienne; il faut, au moins, que je sache, dit Amélie avec émotion, quel si cruel chagrin a pu vous faire mon innocent Robin?

Ah! mademoiselle, il a brouté mon espoir, mon bonheur, un superbe rosier prêt à fleurir, que je soignais depuis long-tems et que je voulais offrir.... à quelqu'un, à la nouvelle année. Amélie sourit, rougit, me tendit sa belle main, et me dit à demi-voix: tout est pardonné.

Il a broûté un rosier prêt à fleurir, s'écriait M.me de B**, il méritait

mille morts,... je donnerais vingt moutons pour un rosier en fleurs. »

Et je suis bien trompée, maman, dit Amélie avec une adorable naïveté, si le rosier de M.r le professeur ne vous était pas destiné.

A moi? tu es folle, mon enfant; je n'avais point l'honneur de le connaître, mais lui connaissait votre goût pour les roses, j'en ai parlé devant lui, la seule fois que je l'ai vu chez M.me de B**, je me le rappelle très-bien, et qu'il ignorait alors qu'il y eût des roses de tous les mois; — n'est-il pas vrai, monsieur, que le coupable Robin a broûté le rosier de maman?

J'en convins, et je racontai le cours d'éducation de mes cinquante rosiers, toutes mes peines, tous mes malheurs, et mon unique espérance

détruite en un instant, et ma fureur, et mon désespoir, et mes efforts inutiles pour ressusciter Robin qui m'avaient fait trouver la bague.

Madame de B** rit beaucoup, et me dit qu'elle m'avait donc une double obligation. — M.lle Amélie m'a donné ma récompense pour le diamant retrouvé, lui dis-je, je réclame aussi la vôtre, madame. — Demandez, monsieur? — La permission de vous rendre quelquefois mes devoirs.

— Accordé, dit-elle avec gaîté. Je baisai sa main respectueusement, celle de sa fille très-tendrement, et je me retirai, mais je revins le lendemain, et tous les lendemains; .... je fus reçu avec une bonté qui s'augmenta chaque jour; on me regarda comme de la famille, c'était moi qui donnais le bras à M.me de B** pour

aller aux assemblées, elle m'y présentait comme son ami, et sa fille ne s'y ennuyait plus.

Le jour de l'an arriva ; j'avais été la veille, dans une métairie voisine, acheter un mouton tout semblable à celui que j'avais tué ; je fis chercher dans toutes les serres de jardiniers tous les rosiers fleuris qui s'y trouvèrent, le plus beau fut destiné à la maman, et toutes les roses des autres formèrent une guirlande autour du cou blanc du mouton. Le premier de janvier j'allai chez mes voisines avec mon beau vase et ma jolie bête. Robin et le rosier sont ressuscités, dis-je en leur présentant mon hommage qui fut reçu avec attendrissement et reconnaissance. Je voudrais aussi vous donner une étrenne, me dit avec amitié

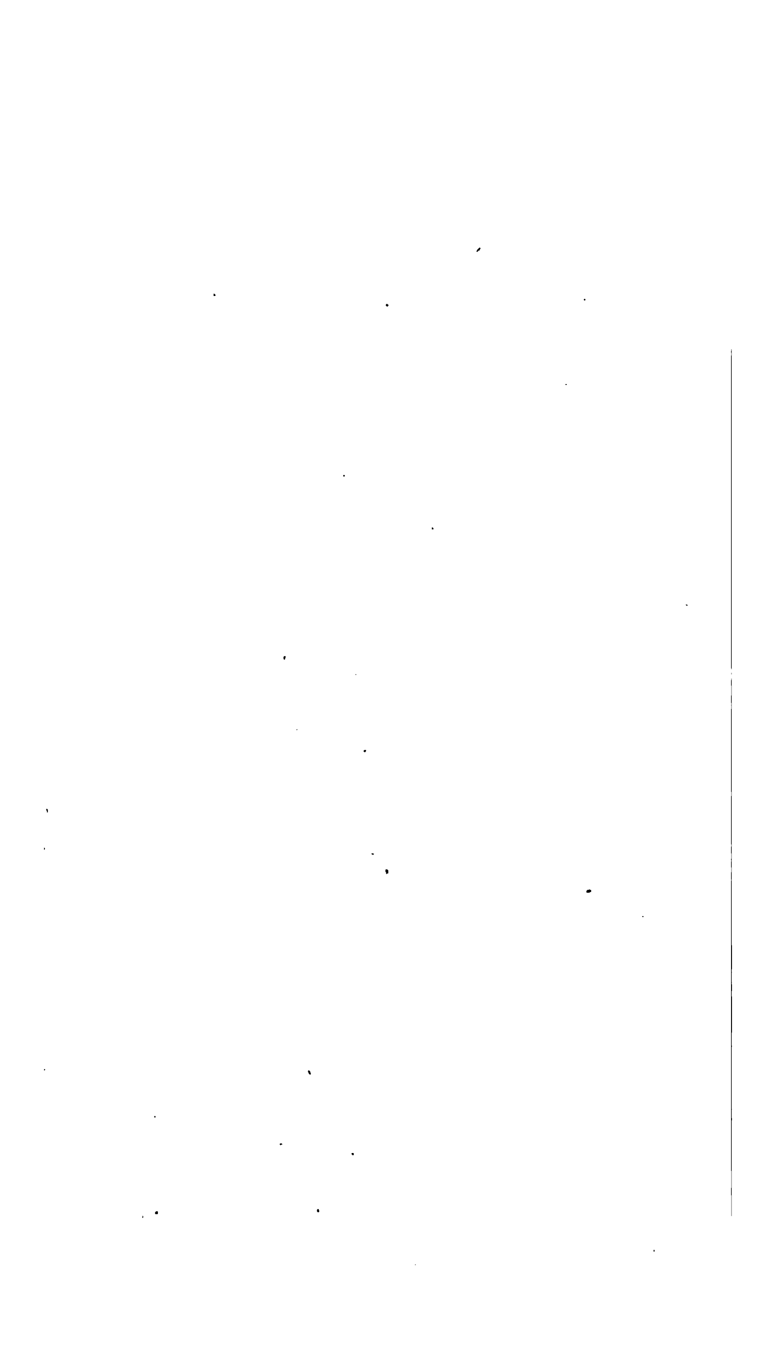
madame de B** en jetant un regard sur Amélie; mais moi je ne sais pas ce que vous aimez; — Ce que j'aime? Ah! si j'osais vous le dire!.. et je regardais aussi Amélie. — Serait-ce, ma fille, par hasard? — je tombai à ses pieds, Amélie s'y jeta aussi. — Et bien, dit l'aimable maman, voilà donc vos étrennes toutes trouvées! Amélie vous donne son cœur, et moi je vous donne sa main. Elle détache du cou du mouton la guirlande de roses, et en enlace nos deux mains réunies.

Et mon Amélie, dit en finissant le vieux Professeur et en passant un bras autour de sa vieille compagne assise à côté de lui, est encore à mes yeux aussi belle, et dans mon cœur, aussi chérie que le jour où nos deux mains furent unies par une chaîne de fleurs.

FIN.

TABLE
DES NOUVELLES
contenues dans le quatrième volume.

Fin de la Table.




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

